Universitas

INSTRUCTIONS
POUR UN
JEUNE SEIGNEUR,
OU L'IDÉE
D'UN GALANT HOMME.
PREMIERE PARTIE.

sur l'imprimé

A PARIS,
Chez T. GIRARD, dans la
Grand' Salle du Palais
à l'Envie.

M. DC. LXXXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTHECA

BJ
1609
.T7
1686
Coll. spéc.

AU ROY.

SIRE,

VOSTRE MAJESTE' *sera sans doute surprise de la liberté que je prens de luy dédier un Livre; & Elle ne le sera peut-être pas moins de la resolution que j'ay prise de le faire. Quand on a passé une partie de sa vie à la Chasse & à la Guerre, on est d'ordinaire un méchant Ecrivain ; & à moins d'être né comme* V. MAJESTE', *avec*

un eſprit propre à toutes choſes, il eſt bien mal-aiſé que le ſtile d'une Perſonne qui a ſuivy cette Profeſſion, ne ſe ſente un peu de la rudeſſe qu'elle inſpire. J'eſpere neanmoins que V. MAJESTÉ, *qui a plus d'égard à la force des penſées, qu'à la politeſſe du diſcours, ne deſaprouvera pas les Maximes qui ſont contenuës dans ce Livre. Du moins ay-je ſujet de croire que le motif qui m'a obligé de le faire, ne luy déplaira pas. J'ay crû que ce ſeroit luy rendre un ſervice, que de donner aux jeunes Gens, que leur naiſſance deſtine à la Cour, l'idée d'un grand Seigneur honneſte Homme, & qu'en leur donnant de bonne-heure des inſtructions qui peuvent ſervir de preſervatif contre la corruption du Siecle,* V. MAJESTÉ *en ſeroit mieux*

ſervie. Il ſe pourra méme que des courtiſans plus avancez en âge y trouveront des conſeils qui ne leur ſeront pas inutiles. Ce n'eſt pas pourtant dans cette veuë que je l'ay fait. Je n'ay pas aſſez bonne opinion de moy, pour me flater d'être en état d'inſtruire des Perſonnes, qui ayant tous les jours devant les yeux le premier Livre du Monde, ne ſeroient pas capables d'en profiter. Ce ſeroit icy un bel endroit à loüer V. MAJETSTE'; *mais il ne m'appartient pas de loüer le plus grand Roy du Monde. C'eſt tout ce que* V. MAJESTE' *pourroit faire Elle-même, que de ſe loüer, quand elle n'auroit point ſa modeſtie à combatre. Aprés cela, je n'ay garde de l'entreprendre. Je me contente d'admirer une ſi belle*

Vie, & d'en ſouhaiter la continuation avec le même zele qui m'engage à me dire,

DE V. MAJESTE',

Le tres-humble & tres-obeïſſant
Serviteur & Sujet,
LA CHETARDYE

INSTRUCTIONS POUR UN JEUNE SEIGNEUR.

LA premiere choſe à quoy vous devez penſer, c'eſt d'aimer Dieu, & de le craindre: car outre que les Loix du Chriſtianiſme vous en font une obligation indiſpenſable, c'eſt qu'il eſt certain que Dieu ne benira point vos deſſeins, ſi vous l'abandonnez, & ſi vous n'avez recours à luy dans toutes les actions de vôtre vie. Ayez donc un reſpect à toute épreuve, pour les choſes ſaintes. Soyez inſe-

parablement attaché à la Religion, & fuyez comme des peſtes publiques, les Libertins qui oſent s'oppoſer à ces maximes.

APRE'S Dieu, rien ne vous doit étre ſi cher en ce monde que vôtre honneur. Vous devez ſonger que la perte en eſt irreparable; que c'eſt le monde qui en eſt le Juge; que le monde ne pardonne rien, moins encore aux perſonnes de vôtre rang, qu'à ceux que la naiſſance, ou la mauvaiſe fortune, ont placé dans un étage plus bas, parce que naturellement l'envie s'attache plus aux choſes élevées; que par cette raiſon, plus on a de qualité, plus on doit avoir de merite, & qu'un grand Seigneur ſans eſtime, eſt plus digne de pitié que d'envie.

JE ſçay bien que la reputation eſt ſujette aux caprices de

la Fortune, comme le reſte des choſes, & qu'il arrive quelquefois qu'on fait injuſtice au merite; mais cela ne ſçauroit durer, parce que toſt ou tard le merite ſe fait connoître, & qu'il eſt impoſſible que le menſonge ſubſiſte. C'eſt pour cela qu'il faut s'examiner ſouvent, & compter rigoureuſement avec ſoy-méme; & lors qu'aprés un examen de cette nature on eſt content de ſoy, on peut marcher hardiment, & ſe répondre un jour de l'eſtime de tout le monde.

POUR parvenir à un auſſi grand bien, il faut avoir de la bonté & de la juſtice; ſans cela on ne ſçauroit étre genereux, reconnoiſſant, ny fidelle, qui ſont les qualitez eſſentielles d'un honneſte Homme; car lors que je vous ay dit, que vous deviez

avoir ſoin de vôtre reputation, je n'ay pas pretendu la renfermer dans une ſeule qualité. Il ne ſuffit pas d'avoir de la valeur pour étre honneſte Homme ; il faut avoir de la probité , étre bon Amy , Homme de parole , chercher à obliger tout le monde, plaindre les Malheureux , ſur tout ceux qui ne meritent pas de l'étre , & ſe faire un plaiſir de les ſoulager quand l'occaſion s'en preſente ; en un mot ſe faire un bon cœur. Heureux qui l'a aſſez bien fait pour comprendre le plaiſir qu'il y a d'en faire aux autres ! Qui manque du côté du cœur , péche dans le principe , & porte avec ſoy l'origine de tous les vices.

Evitez ſur tout la fauſſe gloire. C'eſt un des plus grands foibles qui puiſſent entrer dans l'ame d'un honneſte Homme ,

& c'eſt d'ordinaire l'écüeil des Perſonnes de vôtre âge. Quand ils ſe voyent ſuivis d'un grand équipage, ils ne connoiſſent plus perſonne. Au lieu de regarder cela comme un embarras, où la bienſeance de leur condition les engage, ils s'en font un ſujet de grandeur, & il ſemble qu'ils ayent borné là tout leur merite. La veritable gloire eſt bien oppoſée à cette conduite, & ce n'eſt pas par là que les honneſtes Gens le diſtinguent dans le monde.

Ce n'eſt pas qu'il ne faille garder ſon rang; il faut méme en étre jaloux, & en ſoûtenir les avantages avec la derniere fierté, contre ceux qui ſeroient aſſez hardis pour vous les diſputer; mais quand les Gens ne vous conteſtent rien, qu'ils vous rendent ce qu'ils vous

doivent, & qu'ils ne veulent point s'élever juſqu'à vous, il eſt beau de deſcendre quelquefois juſqu'à eux. Il faut ſe faire aimer de tout le monde ſi l'on peut, & ce n'eſt pas ſans raiſon que nos Peres ont dit qu'il n'y a point de petits Amis, ny de petits Ennemis. Ayez donc de la douceur, & de l'honneſteté, puis que c'eſt avec cela qu'on s'atire les cœurs, & qu'on s'aquiert l'eſtime de tout le monde.

EVITEZ avec ſoin les méchantes compagnies; car outre que la frequentation en eſt pernicieuſe, parce qu'inſenſiblement on ſe laiſſe aller aux méchans exemples, c'eſt qu'il eſt certain qu'on jugera de vous ſelon la maxime du Proverbe Eſpagnol, *Dime con quien bives; y te dirè quien eres.* (Dymoy qui tu voy, je te diray

qui tu es) Ne vous liez donc qu'avec des Perſonnes, dont la réputation puiſſe répondre de la vôtre. Donnez de bonne heure de bonnes impreſſions de vous, & ſongez que des premieres démarches que nous faiſons en entrant dans le monde, dépend d'ordinaire la bonne ou mauvaiſe opinion qu'on a de nous tout le reſte de la vie.

Que ſi dans le courant du monde, comme il ſe peut trouver de mal-honneſtes Gens parmy les Perſonnes de vôtre condition, vous ne pouviez vous diſpenſer d'avoir quelque commerce avec eux, que ce ne ſoit qu'autant que la bien-ſéance & la neceſſité l'exigent de vous. Défaitez-vous en avec adreſſe, & gardez-vous bien d'en faire vos Amis. Nous ſommes dans un temps où l'on aime les Gens ſa-

ges & si vous y faites reflexion, vous verrez que le Roy, dont les sentimens doivent servir de regle à tout le monde, n'a jamais honnoré de sa bien-veillance que les Personnes de ce caractere.

Mais quand je vous conseille d'estre sage, je n'entens pas parler de cette sorte de sagesse qui dégenere en chagrin. La sagesse & les honnestes plaisirs; ne sont pas incompatibles. Il seroit même dangereux d'affecter de paroître si sage quand on est jeune: ce seroit le chemin du Prétieux, & du Ridicule, qui sont deux caracteres qu'il faut soigneusement êviter. La veritable sagesse ne consiste pas dans un certain exterieur qui tient plus du Pédant, que de l'honneste homme; on peut même en de certaines occasions, se relâcher à dire quelque folie: mais on n'en

doit jamais faire.

Ayez une noble audace. qu'elle imprime ſur vôtre viſage cette honneſte confiance qu'on doit avoir en ſoy, quand on ſe ſent un bon cœur. Tenez-vous-en là. Gardez-vous bien qu'il s'y mêle de la preſomption, ny du mépris pour ceux qui vous approchent. L'orgueïl eſt capable de gâter les meilleures choſes. On a une haine ſi génerale pour les orgueilleux, qu'elle va quelquefois, juſqu'à leur faire injuſtice dans leurs meilleures qualitez. Les Braves d'oſtentation peuvent ſervir de preuve de ce que je dis. Ils ne manquent pas de courage ; cependant on ſe fait un plaiſir de douter de leur valeur. Il en eſt ainſi de l'eſprit, & des autres qualitez. Gardez-vous bien de tomber dans ce défaut, puis qu'il eſt capable de faire de ſi méchans effets.

HAISSEZ tous les vices en general, principalement le menſonge & l'yvrognerie. Le premier ne peut entrer que dans une ame baſſe ; & comme on ne ment d'ordinaire que pour s'excuſer, on peut conclure qu'un Homme qui eſt ſujet à mentir, eſt ſujet à faire des fautes. Pour l'yvrognerie, outre que de tous les vices il n'y en a pas un qui ſoit moins à la mode que celuy-là, & que les Dames dont le commerce contribuë ſi fort à faire un honneſte Homme, ne le peuvent ſouffrir, c'eſt qu'il fait les plus méchans effets du monde. Il trouble la raiſon, & quand on ſe trouve avec des Gens en même état, il eſt bien mal-aiſé qu'on ne s'attire des affaires, dont on ſe repent quelque-fois tout le reſte de ſa vie. On devient mal propre, ſtupide, incapable de

ſecret ; qualité , de toutes les qualitez, la plus neceſſaire à la Guerre & à la Cour ; pour un Homme qui aſpire à de grandes choſes ; car quelle apparence y-a-t-il qu'on confie de grands Emplois à un Homme, qui eſt toûjours à la veille de perdre ſa raiſon ? Le Maréchal de Ranzau, qui d'ailleurs êtoit un grand Hõme, eut le cruel déplaiſir, pour n'avoir pas eu la force de ſe poſſeder dans le Vin, d'avoir manqué l'entrepriſe d'Oſtende, dont la conqueſte lui eût été ſi glorieuſe.

Ne négligez aucune des qualitez exterieures, qui peuvent ſervir à vous rendre agréable ; car quoy qu'on puiſſe être honneſte Homme ſans les avoir , il eſt pourtant vrai que ceux qui les poſſedent , ont de grands avantages ſur les autres. Je mets dans ce rang-là, la maniere de ſe bien

mettre, & un certain air de bonne grace, qu'on peut appeller, le *je-ne ſçay quoy*, de la bonne mine, la Danſe, le Chant, les Jeux d'exercice, & les Inſtrumens convenables à une perſonne de vôtre qualité; car pour les autres Exercices, comme de monter à cheval, & de faire des armes, ils ſont d'une neceſſité abſoluë, puis qu'ils ſervent à conſerver la vie & l'honneur.

Cultivez ſur tout vôtre eſprit. Il eſt bien plus beau de plaire par là que par toute autre choſe, mais quand je vous donne ce conſeil, je ne deſire pas que vous vous renfermiés tout le jour dans vôtre Cabinet, & que vous vous jettiez dans les Sciences profondes; il faut que chacun faſſe ſon mêtier, ce n'eſt pas là le vôtre, J'entens parler des belles Lettres, qui conſiſtent dans la ſcien-

ce de l'Hiſtoire, des Matématiques, de la Carte, de la Chronologie, des Langues, du Blaſon, des Genéalogies, & des beaux endroits des Poëtes. Je ne prétens pas pour cela, que vous ignoriez les autres Sciences, juſqu'au point d'eſtre obligé de garder le ſilence quand on en parle. Un Homme du monde doit êtte univerſel, & s'il ne ſçait les choſes à fond, au moins en doit-il ſçavoir aſſez pour en pouvoir dire ſon avis, ſans choquer le bon ſens, & pour écouter avec plaiſir ceux qui en parlent.

Que tout ce que vous direz ſoit naturel. Ne ſortez point de vôtre caractere, & ſongez que le meilleur de tous les Livres ne vaut pas la ſcience du monde. C'eſt-ce que vous devez le plus étudier. Pour cela, il faut s'adreſſer à ce qu'il y a de plus beau

& de plus êlevé en l'un & en l'autre Sexe, & ne ſe rebuter pas des difficultez, qui font de la peine à ceux qui commencent à entrer dans le monde. Il n'y a que les Perſonnes d'un merite médiocre avec qui il ſoit ſi aiſé de faire connoiſſance. Les autres ſont un peu plus reſervez; mais il vaut bien mieux ſe contraindre quelque temps avec ceux-cy, que de recevoir les avances que les autres vous feroient.

La Raillerie eſt encore d'un grand ſecours pour plaire dans le monde, mais la pratique en eſt difficile & dangereuſe. Il faut qu'elle ſoit fine, délicate, qu'elle rejoüiſſe la Compagnie, & qu'elle ne bleſſe point celuy qu'on raille. C'eſt un pas bien gliſſant, car pour pû que la Raillerie ſoit forte, ou qu'elle attaque

les Gens par leur foible, elle dégénere en offenſe. Il eſt vray qu'il y en a d'innocentes. Cependant comme la Raillerie eſt un combat d'eſprit, où le cœur ne doit prendre de part que du côté de la joye, quelque innocente qu'elle ſoit, il faut que celuy qui la fait s'areſte, lors qu'il voit qu'elle embaraſſe celui qui la reçoit, car comme naturellemẽt on n'aime pas à eſtre vaincu, il arrive que lors que l'eſprit ne fournit plus dequoy répondre, le dépit ſuccede à la confuſion qu'on a d'eſtre obligé de ceder; & inſenſiblement on ſe fait une affaire ſerieuſe d'une choſe, qui dans le commencemẽt n'eſtoit qu'une bagatelle. Tout bien conſideré, il eſt ſi difficile de bien railler, & il y faut garder tant de meſures, qu'il n'y a pas grand mal de s'en abſtenir. Jugez à

plus forte raiſon ce qu'on doit penſer de la médiſance, qui eſt le plus dangereux & le plus ordinaire de tous les vices.

La Plaiſanterie eſt encore une autre maniere de railler. Il y en a de deux ſortes. La premiere conſiſte dans un certain tour qu'on donne aux choſes, qui ſurprend & qui réjoüit tout enſemble : celle-là, pourveu qu'elle ſoit ſans affectation, peut avoir ſon mérite. L'autre n'eſt pas de même : Comme elle ne roule d'ordinaire que ſur des fades équivoques, & ſur un jeu de mots, qui ne peuvent attirer que du mépris à leur Autheur, elle eſt indigne d'une Perſonne de qualité. En cas que vous vous ſentiez l'eſprit tourné de ce coſté là, ne vous ſervez que de celle qui peut plaire aux Gens de bon gouſt. Il eſt dangereux de diver-

tir le Public ; & à le bien prendre, quand on eſt d'une certaine qualité, le Perſonnage de Plaiſant, quelque bien qu'on le faſſe, eſt un Perſonnage, qu'il eſt bon de faire rarement.

QUELQUE choſe que j'aye dit contre la Raillerie, il eſt pourtant neceſſaire de l'entendre. La Raillerie a été de tous les Siecles; & l'on paſſeroit pour un eſprit mal fait, ſi on ne la ſouffroit pas en de certaines rencontres : le principal eſt de ne la pas confondre avec l'offenſe. C'eſt un des endroits de la vie, où l'on a autant beſoin de ſon jugement. Les incertitudes ſur cela ſont fâcheuſes. C'eſt d'elles que naiſſent ces ſcrupules d'honneur qui ſont la plûpart du temps la cauſe des querelles que nous voyons arriver dans le monde ; car enfin il eſt fort rare qu'on ait un ſujet

positif d'estre offensé. Quoy que le nombre des Emportez soit grand, on en trouve peu qui le soient assez pour vous faire de ces offenses cruelles, sur lesquelles on n'a que son cœur à consulter.

POUR éviter ces délicatesses, il faut, comme je l'ay déja dit, sçavoir distinguer les choses qui obligent d'avoir du ressentiment, de celles qui n'y obligent pas; car je ne sçay s'il n'y a pas plus de mal à ce fâcher mal à propos, qu'à ne se fâcher pas, lors qu'on vous en donne sujet. Quand la Raillerie est innocente, il faut étre brutal pour s'en plaindre; quand elle est trop forte, on doit têmoigner d'un air un pû serieux à celuy qui la fait, quelle ne vous est pas agreable, & aprés cela, il faudroit que le Railleur fust bien déraisonnable, s'il ne changeoit.

changeoit de ſtile.

Pour les choſes qui ſont poſitivement offenſantes, il n'en eſt pas de même. Selon les maximes du monde, que je ne vous conſeille pas pourtant de preferer à celles de l'Evangile, on ne les ſçauroit repouſſer avec trop de rigueur : mais il y en a beaucoup qu'on croit de cette nature, qui n'en ſont pas, & c'eſt principalement en ces ſortes d'occaſions qu'on doit ſçavoir les ſujets qui meritent qu'on en vienne à de pareilles extremitez. Les coups, le dementy, les reproches de trahiſon & de lâcheté, ſont de ce nombre. Pour ceux-là, je n'ay rien à vous dire. Je preſupoſe qu'un Homme qui a receu quelqu'une de ces injures, n'eſt pas maître de ſon reſſentiment, & j'ay ſujet de croire, que puis que Dieu a la bonté de pardonner les premiers mouvemens, ceux qui exercent les Loix ne ſeront pas plus difficiles.

La conduite qu'il faut tenir pour éviter de pareils mal-heurs, c'eſt de vivre fort ſerieuſement ; & méme de n'avoir aucun commerce, ſi l'on peut, avec les Perſonnes qui ſont en reputation d'étre querelleurs ; car enfin quelque ſageſſe qu'on puiſſe avoir, on n'en a point aſſez pour vivre tranquillement avec des Fous ; & quand cela ſeroit, rien ne me paroîtroit plus fâcheux que d'étre obligé de ſe contraindre pour des Gens qui n'en valent pas la peine. Je ſçay bien qu'il y a des momens malheureux, où quelque precaution qu'on puiſſe prendre, on ne ſçauroit éviter une affaire ; mais il faut convenir auſſi que cela eſt rare, & que de vingt querelles qui arrivent, il y en a plus des deux tiers qu'on éviteroit ſi l'on avoit de la prudence.

Il faut entr'autres choſes ſe defier des zeles Indiſcrets. Il y

a des Perſonnes qui ne ſçauroient ſouffrir qu'on diſe la moindre choſe de leurs Amis, & qui prennent feu ſur la moindre plaiſanterie qu'on en fait. J'avoüe que cela part d'un bon principe; mais on ne ſonge pas qu'en ſe faiſant une affaire pour ſon Amy, on luy en fait une, & que le meilleur ſervice que nous puiſſions rendre à nos Amis, eſt de ne les point commettre. On doit repartir pour eux ſans doute, quand le ſujet en vaut la peine; mais ce doit eſtre d'une maniere qui les protege, ſans cabrer celuy qui en parle.

Cette maxime eſt principalement neceſſaire à l'égard des Dames: Leur honneur eſt un point ſi delicat, que le meilleur ſervice qu'on leur puiſſe rendre, eſt de ne les mettre jamais en jeu. Sur cela il eſt bon qu'il n'y ait ny Tenant ny Aſſaillant. Ce ſeroit

un combat, qui de quelque maniere qu'il ſe peut tourner, ſe paſſeroit à leur deſavantage. Nous ne ſommes plus au temps de l'ancienne Chevalerie, où l'on jugeoit favorablement des choſes. Le ſiecle où nous vivons eſt un peu moins charitable, & on auroit peine à s'empécher de croire qu'un Homme qui tireroit l'Epée pour une Dame, n'y fût obligé par quelque reconnoiſſance. Le Défenſeur en pareille occaſion, ſeroit plus à craindre que l'Offenſeur; & je croy qu'une Dame qui aime ſa reputation, auroit beaucoup plus de ſujet de s'en plaindre.

Les Perſonnes que parlent beaucoup ſont d'ordinaire ſujettes à ces ſortes d'indiſcretions, & l'on peut dire qu'elles ne ſont pas propres pour la Cour. Il eſt bien mal aiſé de parler tant, ſans ſe découvrir plus qu'on ne doit, &

ſans dire bien des choſes inutiles ; mais quand on ne diroit rien de reprehenſible, je ne ſçay ſi un peu moins de prolixité ne feroit pas un meilleur effet. Les meilleures choſes ont leur excés. La Voix & le Lut ont bien des charmes : cependant entendez toûjours chanter & toûjours joüer du Lut, vous vous en laſſez à la fin. Jugez ce qu'on a à ſouffrir d'une Perſonne qui parle beaucoup, & qui pour une bonne choſe en dit mille qui ſont fatigantes.

La Converſation n'eſt pas de la nature des Harangues. Chacun doit écouter & parler à ſon tour. Elle ne doit eſtre ny éloquente ny étudiée : il faut que ce ſoit le hazard qui la conduiſe, que chacun s'y peigne en parlant : en un mot qu'elle ſoit naturelle.

Elle doit même, autant qu'il ſe peut, rouler ſur des matieres indiferentes, ſur tout entre des Per-

ſonnes de la Cour, qui ſont d'ordinaire les Eſpions les uns des autres. J'avoüe qu'il eſt facheux d'étre obligé de ſe contraindre avec tant de rigueur, & qu'on ſe prive par là d'une des plus grandes douceurs de la vie. Heureux qui peut trouver un Amy qui ſoit un autre luy-méme, à qui il puiſſe confier ſes plus ſecretes penſées? & plus heureux encore, qui le peut rencontrer dans ſa Famille! Il peut ſe vanter d'avoir trouvé un treſor ineſtimable: mais où les trouve-t'on ces Amis & ces proches, avec qui il y ait ſeureté de parler à cœur ouvert de toutes choſes? Il ne ſuffit pas qu'ils vous aiment, il faut encore qu'ils ſoient capables de ſecret. C'eſt un talent que Dieu n'a pas donné à tout le monde.

Il faut pourtant eſſayer de ſe faire un Amy qui ſoit fidele: car enfin une reſerve ſi exacte eſt une

pesante charge. La meilleure precaution qu'on puisse prendre dans une matiere si delicate, c'est de donner beaucoup à l'approbation generale. On doit croire que les yeux du Public ne sont pas si sujets à se méprendre que les nôtres, & que nous sommes dans un tems où l'on ne flate point assez les Gens pour leur donner des qualités qu'ils ne possedent pas. Quelque esprit qu'on puisse avoir, il est bien mal-aisé de se passer d'un Amy. Il y a des rencontres où nos propres interests nous aveuglent, & où les plus habiles ont besoin de conseil. La moitié des fautes qui se commettent viennent de là, & qui prend toutes ses resolutions dans sa teste, est en grand danger de se méprendre.

L'HISTOIRE, au défaut d'un Amy, est d'un secours & d'une utilité considerable : C'est une source où l'on puise d'excellens

conseils; on s'y instruit aux dépens des Morts, sans craindre qu'ils nous trahissent, ny qu'ils revelent nôtre secret. Comme on n'a rien à craindre ny à esperer d'eux, on ne les flate point, on cite leurs fautes sans déguisement. C'est un vaste Theatre où l'on voit une infinité d'incidens, sur lesquels on peut regler sa conduite. Les Livres de Morale, ny les sentimens des Philosophes, ne nous instruisent point de la même maniere; mais si cette lecture est necessaire pour tout le monde, elle l'est principalement pour les Personnes qui sont en passe par leur rang ou par leurs services, de commander un jour des Armées. Il n'y a rien qui ouvre tant l'esprit, & qui forme plus le jugement. Elle a donné des veües aux plus grands Hommes: elle entre dans les Conseils de Guerre, & il est mal-aisé d'étre bon General, si on ne la possede parfaitement.

Elle n'eſt pas de moindre utilité dans les Ambaſſades. On y apprend les Rangs & les Preſeances de couronnes : on y voit l'élevation des Maiſons, l'erection des Duchez, des Parlemens & des grandes Charges : on s'y inſtruit des Mœurs, des Coûtumes, des Religions, & des Intereſts des Princes. Elle inſpire de nobles ſentimens : elle trouve ſa place dans les converſations, & quand elle ne ſerviroit qu'à ſatisfaire la curioſité de ceux qui la liſent, elle meriteroit bien de n'étre pas negligée.

N'ayez point ſur tout trop d'impatience de faire paroître vôtre eſprit en quelque genre que ce ſoit. Les contre-temps ſur cela ſont dangereux : & il arrive d'ordinaire à ceux qui veulent aller ſi viſte, qu'au lieu d'avancer ils reculent. Aquerez-vous une prononciation libre & aiſée. Que les

termes dont vous vous ſervirez ſoient propres & ſignificatifs; qu'ils ne ſoient ny trop relevez ny trop rampans : qu'il y ait une ſimplicité noble dans vos diſcours : que le bon ſens y preſide toûjours. C'eſt luy qui tient le gouvernail, & ſans luy on ne ſçauroit avoir cette juſteſſe & cette droiture d'eſprit, qui ſont ſi neceſſaires pour ſe conduire dans la vie.

Je ne ſçay que vous dire ſur l'amour. C'eſt une paſſion qui peut faire de bons & de méchans effets. Le propre de l'amour étant de transformer l'objet qui aime dans l'objet aimé, cela depend du merite ou des mauvaiſes qualitez de la Perſonne à qui l'on s'attache. Quoy qu'il en ſoit, il ne faut jamais ſouffrir que cette paſſion nous faſſe negliger nôtre devoir, & qu'elle l'emporte ſur la gloire. L'Hiſtoire nous apprend ce qu'il en coûta à Marc-Antoine, pour

s'y eſtre laiſſé aller avec trop d'aveuglement, lors qu'il abandonna ſa fortune & ſon honneur pour ſuivre Cleopatre. Cependant il eſt d'un honneſte Homme d'honorer les Dames. Le commerce en eſt agreable & utile. Une reprimande qui part d'une belle bouche à qui l'on veut plaire, fait ſouvent plus d'effet que tous les conſeils du monde, & je connois des Gens qui doivent à ce beau Sexe la meilleure partie de leur merite.

TRAVAILLEZ de bonne heure à vous rendre l'eſprit ſouple. Ceux qui abondent dans leur ſens, & qui decidẽt d'un ton d'autorité, quelque raiſon qu'ils puiſſent avoir, n'amenẽt preſque jamais perſonne dans leurs ſentimens. Ce n'eſt pas qu'on ne doive ſoûtenir ſon opiniõ quand on la croit juſte: mais il faut que ce ſoit avec un certain temperament, qui mette celuy qui diſpute contre vous, en état de

vous ceder ſon chagrin. Que ſi les raiſons qu'il vous dit vous font connoître que vous avez tort, ne vous opiniâtrez point dans une méchante Cauſe. Condamnez-vous le premier. C'eſt le moyen de vous tirer d'intrigue avec honneur, & de vous faire un merite dõt peu de Perſonnes ſont capables.

Ne faites jamais des fautes, s'il y a moyen: mais ſi vous eſtes aſſez mal-heureux pour en faire, tâchez au moins d'en profiter. Qu'elles vous obligent à prendre des precautions contre vous-même, en fortifiant les endroits foibles de vôtre ame. Il arrive peu qu'on faſſe des fautes par ignorance. La raiſon condamne toûjours ce qui n'eſt pas bien; mais il arrive ſouvent que n'étant pas ſi forte que la paſſion qui luy reſiſte, elle n'a pas le pouvoir de retenir la volonté. C'eſt par cette raiſon qu'il faut preſque toûjours étre en

garde contre les endroits foibles. Il eſt du cœur de l'Homme, comme d'une place de guerre. Il y a des endroits qui ſont ſi forts, qu'ils ſe défendent d'eux-même. Un Homme liberal n'a pas beſoin d'étre en garde contre l'avarice; un Hõme ſobre cõtre l'intemperance : un Homme froid contre la colere : un Homme ferme contre la peur, ainſi du reſte, il n'a qu'à ſe laiſſer conduire à ſon temperament. Il n'en eſt pas de méme des endroits que la nature n'a pas pris ſoin de défendre. C'eſt là qu'un Homme ſage doit donner des marques de la force de ſon eſprit, afin que s'il ne peut venir à bout de corriger ſes mauvaiſes inclinations, il faſſe en ſorte au moins qu'elles ne ſoient connuës que de luy. Je ſçay que la choſe eſt difficile ; mais aprés tout elle n'eſt pas impoſſible quand on obſerve ſa conduite.

Une des choſes qui contribuë

autant à ce deſſein, c'eſt d'avoir du panchant à juger bien de tout le monde, & de n'eſtre pas critique, ce caractere là eſt odieux. On vous examine de ſi prés qu'on s'apperçoit de vos défauts, & quand vous n'en auriez pas, on vous en donne. Ce n'eſt pas que je deſapprouve la Critique. Elle ſert à nous inſtruire aux dépens d'autruy : mais je veux qu'elle ſe paſſe de nous mêmes à nous-mémes, autrement les ſuites en ſont dangereuſes. Quand on a des Amis, il faut avoir grand tort pour ne pas avoir raiſon. On n'en fait guere en s'érigeant en Cenſeur public. Il faut tout voir, en profiter, & ne rien dire.

GARDEZ-vous bien auſſi de vous laiſſer ſurprendre à l'Envie. Loüez avec plaiſir ce qui merite d'eſtre loüé. Rien ne marque plus la petiteſſe d'ũ cœur, que le chagrin qu'il a des loüanges qu'on donne aux autres. C'eſt un témoignage de

malignité & de foibleſſe, qui ne peut partir que d'un mechant fond. Il y a de la ſuperiorité à loüer, parce que, comme dit Plutarque, celuy qui donne eſt preſumé plus riche que celuy qui reçoit; & de plus, c'eſt qu'il faut toûjours rendre juſtice au merite, fuſt-ce dans la perſonne de nos Ennemis.

Quoy que vous faſſiez, ayez un but. Il n'y a que les petits Eſprits & les cœurs ſans ambitions, qui vivent ſans deſſein : mais quelque avantage qui vous en puiſſe revenir, n'y parvenez jamais que par les belles voyes. Mettez-vous fortement dans l'eſprit que le plus grand de tous les biens, eſt de n'avoir rien à ſe reprocher, & qu'on achete les choſes trop cher quand il en coûte un répentir, qui eſt preſque toûjours ſuivy d'un fort grand mépris de ſoy-même. quelque ſoin que nous apportions à

nous cacher nos mauvais endroits, il y a peu de jours où ils ne se presentent à nous auec toute leur laideur ; & il n'y a point d'ame si corrompuë, où il n'y ait encore quelque chose de bon qui la porte malgré elle à la haine du vice.

SONGEZ souvent que vous estes sorty d'une Maison illustre, qui a produit de grands Hommes, & qu'il vous seroit honteux de ne les pas imiter. Prenez pour modelle le plus considerable de vos Ancestres. Instruisez-vous avec soin des actions qui l'ont fait distinguer, & des moyens dont il s'est servy pour parvenir à la reputation qu'il s'est acquise. Enquetez-vous même de ses défauts afin de les éviter ; & s'il se peut, qu'il ne se passe jamais un jour, que vous ne fassiez quelque reflexion sur vous-même.

Avis ſur la Cour.

APRES avoir acquis de l'eſtime, il eſt raiſonnable de ſonger à l'accroiſſement de ſa fortune. Les honneſtes Gens ne ſçauroient avoir trop de bien, parce qu'ils en font toûjours un bon uſage, & qu'au lieu de l'aimer pour l'amour de luy-même, ils ne le conſiderent que comme un moyen qui peut ſervir à faire paroître leur merite. C'eſt par cette raiſon qu'il faut s'attacher à la Cour, puis que c'eſt-là que les graces ſe diſtribuent; mais il faut la regarder comme une mer orageuſe, pleine de bancs & d'écüeils, ſur laquelle il eſt aiſé de faire naufrage, à moins qu'on ne ſçache s'y conduire.

LA premiere choſe à quoy l'on doit s'attacher; c'eſt de ſçavoir parfaitement les diférens intereſts de la Cour où l'on entre, car quoy

que toutes les Cours se ressemblent ; que celle-cy ait beaucoup de rapport à celles qui l'ont precedée ; & qu'il y ait de certaines maximes generales qui ont toûjours été, & qui seront toûjours, il est pourtant certain que qui s'en tiendroit à ces maximes generales, n'avanceroit pas beaucoup ses affaires. Il ne suffit pas d'estre secret, circonspect, regulier, assidu, complaisant, & flateur. Ces qualitez là, quoy qu'essentielles, peuvent n'estre d'aucune utilité, si le jugement ne sçait les accomoder aux occasions ; l'importance est de sçavoir prendre son temps. Pour cela il faut sur toutes choses étudier l'esprit de son Maître. A moins de le connoître à fond, il est mal-aisé qu'on ne fasse des contre-temps, qui en nous attirant des reponses fâcheuses ; nous causent des dégouts & des chagrins, qui contribuent souvent à la perte de nôtre fortune.

Ce n'eſt pas, quelque precaution qu'on puiſſe prendre pour demander des graces, qu'on ſoit aſſuré de les obtenir. On peut avoir des Concurrens qui les meritent, & en ce cas là, on peut dire que la preference dépend de l'étoile ; mais au moins en demandant de la ſorte, ſi l'on eſt refuſé, on l'eſt avec douceur, & le refus qu'on vous fait, vous met en paſſe de la premiere grace qui ſe preſente.

Le dépit & l'impatience ſont les choſes du monde les plus nuiſibles à la Cour ; car outre qu'elles oſtent un certain air de joye & de liberté qui nous rend agreables, c'eſt qu'elles abandonnent le cœur à des mouvemens qui ſont d'autant plus dangereux, qu'ils donnent preſque toûjours quelque atteinte au reſpect.

Je ſçay bien que la Cour ne paroît pas toûjours juſte dans la diſtribution de ſes graces, ſoit qu'el-

le ſoit quelque fois obligée de diferer les recompenſes, ſoit qu'elle ait des veües particulieres qui ſont hors de nôtre connoiſſance, où qu'on ſoit né ſous une étoile malheureuſe, que la perſeverance & le merite ne peuvent vaincre; mais quand elle ſeroit capable de faire des injuſtices (ce qu'on ne doit pas croire) quand on conſidere qu'il eſt inutile de ſe chagriner contre ſon Maître, & que cela ne ſert qu'à nous attirer ſa haine, on trouve que le meilleur Party eſt de remettre la partie à un autre tems, & de ſouffrir avec reſpect ce qu'auſſi bien on ne ſçauroit empécher.

La vie d'un Courtiſan doit eſtre une continuelle étude de ſoupleſſe d'eſprit. On ne fait point de faux pas à la Cour qui ne ſoit remarqué. Comme l'intereſt y regne plus que toutes choſes, on doit eſtre perſuadé que ceux qui vont le mê-

me chemin que nous, ſont autant de ſurveillans de nôtre conduite, qui ne manquent pas à ſe prévaloir de nos fautes. Il faut y étre éternellement en garde, non-ſeulement contre ceux qui nous environnent, mais encore contre nous-mêmes, avoir l'eſprit liant & flexible, & ſe propoſer toûjours un but qui nous mene à quelque choſe qui puiſſe augmenter nôtre fortune, ou nôtre gloire.

Pour reüſſir à ce deſſein, il faut ſelon les diferens emplois où l'on eſt appellé, faire ſon devoir avec une extréme application, afin que vôtre Maître, ou ceux ſur qui il ſe repoſe du choix des Perſõnes, puiſſent trouver en vous un ſujet qui ſoit digne de leurs graces; car quelque inclination que les uns & les autres puiſſent avoir pour vous, il ne faut pas que vous les eſperiez, ſi vous ne leur donnez un pretexte legitime de vous preferer à une in-

finité de Perſonnes, qui ſont en droit de les pretendre.

Il ne faut pas non plus qu'un Courtiſan, tel qu'il puiſſe eſtre, ſe fie à ſon merite, & à ſes ſervices, juſqu'au point de croire qu'on ne puiſſe ſe paſſer de luy. Nous ſommes dãs un temps, où l'on ne manque pas de ſujets capables de remplir les places vacantes; & toute opulente qu'eſt la Cour, je ne ſçay ſi on ne pourroit pas dire qu'elle a moins de graces à faire, qu'il n'y a de Perſonnes qui le meritent.

Cultivez la protection des Miniſtres, & gardez-vous bien d'avoir la maladie de certains Eſprits inquiets, qui condamnẽt toûjours leur conduite. C'eſt blãmer ouvertement le choix que le Souverain a fait de leurs Perſonnes, & par un contre-coup qui n'eſt pas excuſable, bleſſer le reſpect qu'on eſt obligé de luy rendre. Les particuliers ſont ſi éloignez des choſes,

que quelque penetration qu'ils puiſſent avoir, ils n'en ſçauroient parler qu'avec beaucoup d'inquietude. Les affaires font les Gens,& ſur ce principe on doit conclurre que quand les perſonnes qui ont été appellées au Miniſtere, y ſeroient entrées avec peu de capacité elles s'y ſeroient rendües habiles par l'experience.

C'EST une maxime établie de tout temps,qu'il ne faut jamais lutter contre les Miniſtres. Comme c'eſt à eux d'entrer dans le detail, & qu'il eſt d'une neceſſité preſque indiſpenſable qu'on ſe rapporte de choſes les plus importantes à leur diſcernement, ils ont mille moyens de vous nuire quand ils ne vous aiment pas. Il faut donc eſſayer à les mettre dans vos intereſts, ſans s'abaiſſer toute-fois à des complaiſances ſerviles. Ce ſont de ces choſes qu'ils n'exigent pas des perſonnes d'une certaine qualité.

Il ſuffit d'honorer leur merite & la dignité de leurs emplois, de leur rend e des ſoins, & de chercher avec application les occaſions de leur têmoigner combiẽ on eſt ſenſible aux graces qu'ils ont procurées.

Ce qu'il faut encore qu'un Courtiſan évite avec un extréme ſoin, c'eſt de ſe piquer des mêmes choſes que ſon Maître. La jalouſie eſt un venin qui ſe contracte facilement. Ceux qui ſont nez pour eſtre au deſſus des autres, ne peuvent ſouffrir qu'on les égale dans les qualitez dont ils ſe piquent. Il y a ſi peu loin chez eux de la jalouſie à la haine, que le chemin s'en fait en un moment.

Il y a plus d'eſprit qu'on ne penſe à cacher ſon eſprit. Il eſt bon d'eſtre penétrant, parce que cela vous dõne des lumieres dont vous pouvez profiter, & qu'en voyant tout, vous n'eſtes la dupe de rien;

mais

mais il faut voir ſans faire ſemblant d'avoir vû. Naturellement nous n'aimons pas ceux qui veulent entrer malgré nous dans nos ſecrets. Depuis que vous paſſez pour fin, vous ne l'eſtes plus. On vous regarde comme un Eſpion: on vous craint: on vous fuit, & on prend tant de précautions contre vos lumieres, qu'elles vous deviennent inutiles.

GARDEZ-vous bien auſſi de vous broüiller avec les Dames, & ne ſoyez jamais de part d'aucune médiſance contr'elles. Ce ſont de dangereuſes Ennemies: mais quelque bien que vous y ſoyez, ne vous y fiez que de bonne ſorte. La pluſpart ſont changeantes, & il y en a peu à qui l'on puiſſe confier ſon ſecret. Que ſi pour l'intereſt de vôtre fortune, vous vous trouvez obligé de rendre des ſoins particuliers à l'une d'elles, que ce ſoit vôtre teſte qui gouverne vô-

tre cœur. Il n'y a guere d'occasions, où il soit plus necessaire d'avoir de la conduite.

Il n'en faut pas moins dans l'ordre de ses affaires. Les dépenses ordinaires de la Cour sont grandes, & il y en a beaucoup d'impreveuës, de sorte que pour peu qu'on donne aux passions & à la bagatelle, on se trouve obligé, manque de fonds, à se retirer sur sa perte, & à renoncer à des esperances qui auroient eu leur effet, si on avoit esté en état d'attendre.

C'est par cette raison qu'un Homme qui a de l'ambition & un grand rang à soûtenir, doit extremement prendre garde à sa conduite : car puis que la multitude des Personnes que la Cour est obligée de recompenser, retarde les graces, & que la corruption du siecle fait qu'un merite sans fortune, est un merite sans éclat : un honneste Homme a beaucoup

d'intereſt de ſe conſerver les moyens de ſe faire paroître, & de ſe mettre en état d'attendre du temps les recompenſes qu'il eſpere.

L'économie n'eſt pas une qualité qui brille : mais il n'y en a guere de plus ſolide. Elle tient un honneſte milieu entre l'avarice & la prodigalité, & quoy qu'elle n'épargne que pour dépenſer, elle eſt pourtant bonne ménagere. C'eſt un abus de croire que l'avarice ſoit le ſoûtien des Maiſons. La plûpart des Gens ruïnés ſont avares, & ſi on vouloit un peu entrer dans le détail, on verroit que la liberalité n'a jamais ruïné Perſonne.

La raiſon en eſt facile à trouver. C'eſt que tout ce qui porte le caractere de la vertu, a de l'ordre & de la conduite, & que le vice qui eſt inſeparable du dereglement, fait des effets conformes à ſa nature. Les Avares ne peuvent ſe

défaire de leur argent, qu'avec une violence extreme. Ils aiment mieux qu'il leur coûte cent piſtoles dans un an, que d'en donner cinquante aujourd'huy. L'économie eſt pour eux une ſcience inutile. Ils paſſent inſenſiblement de la dureté à l'injuſtice, de l'injuſtice à un decry univerſel, & de toutes ces choſes à la haine publique.

On doit également éviter la prodigalité. Si le principe n'en eſt pas ſi honteux, les conſequences n'en ſont pas moins dangereuſes. Il y a de la folie à donner plus qu'on ne doit. Il faut que celuy qui donne diſtribuë ſes graces avec ordre & diſcernement, & qu'il regarde ce qu'il donne comme un ſacrifice qu'il fait à ſon ambition & à ſa gloire. Je ne pretens pas pour cela qu'il diminuë ny ſon Train ny ſa Table. Je veux qu'il prenne le fond de ſes liberalitez ſur luy-même, en ſe privant des

choſes ſuperfluës ou de celles qui ne ſont pas abſolument neceſſaires. Ne vaut-il pas mieux joüer moins gros jeu, ou ne joüer point du tout, ou ſi vous voulez, ſe retrancher quelqu'autre choſe, & employer l'argent qu'il en coûteroit, à faire des actions de generoſité, qui vous aquierent des Amis & des Serviteurs, qui contribuent ſouvent à l'avancement de vôtre fortune ! O l'excellent menage, que celuy qui va à faire dire du bien de ſoy, & à augmenter ſon eſtime. C'eſt en tenant cette conduite qu'on merite veritablement la qualité de Grand-Seigneur, qu'on ſe fait aimer & eſtimer de tout le monde, & qu'on s'attire des benedictions infinies.

Je ſçay que le langage que je tiens eſt un ſtile Gotique pour la plûpart des grands-Seigneurs : qu'ils s'imaginent qu'il ſuffit pour paſſer pour tel, d'avoir beaucoup

de naissance, & beaucoup de bien. Cependant s'ils y pensoient serieusement, ils conviendroient qu'on n'est grand-Seigneur qu'à proportion de ce qu'on a l'ame grande. Ils feroient plus. Ils entreroient avec plus de reflexion qu'ils ne font dans la connoissance de leurs affaires, & ils verroient que des dissipations qui se font chez eux par leur negligence, ils seroient en estat de faire des Creatures.

Du moins éviteroient-ils par là les injustices, où les desordres de leurs affaires les engage, & leur honneur en seroit même plus en seureté : car enfin il n'y a guere de vertu qui soit à l'épreuve de la necessité. On ne peut se resoudre à diminuer sa dépense de gré à gré, & si on pouvoit lire dans les cœurs on verroit que cette obligation qu'on se fait de finir comme on a commencé, est une des choses qui a le plus donné d'atteintes à l'honneur.

Le pis que j'y trouve, c'eſt que la conſcience en ſouffre, & qu'inſenſiblement on s'endurcit ſi fort aux injuſtices, qu'on ne s'en fait plus de peine. Cependant les conſequences n'en ſont pas petites, ſi on eſt perſuadé, comme on le doit eſtre, & comme tout le monde l'eſt ſans doute, qu'aprés cette vie on ſera recompenſé, ou puni ſelon ſes œuvres.

Le remede à de ſi grands maux, eſt de concilier en ſoy les vertus Chrêtiennes & les vertus Morales. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a remarqué qu'elles ont un certain enchaînement entr'elles, qui fait qu'elles ſe ſoûtiennent les unes les autres. En effet, ayez de la prudence, vous avez de la juſtice; ayez de la juſtice, vous avez de l'honneur : ayez de l'honneur, vous avez de la conſcience. Voilà en racourcy les qualitez d'un honneſte Homme, & qui prend le

contrepié, s'appuye sur de faux principes. La plûpart des Gens s'imaginent que pour étre en estime dans le monde, il suffit d'avoir l'esprit agreable, & de faire une grosse dépense, & que l'honneur & la conscience doivent étre comptez pour rien, ou du moins pour peu de chose. Cependant ces mêmes Personnes veulent qu'on croye qu'elles ont de l'honneur & de la probité, quoy qu'elles ne fassent rien qui n'y repugne, & je n'en comprens pas la raison, si-ce-n'est qu'il y a des vertus privilegiées, ausquelles les plus desordonnez n'oseroient renoncer en face.

Nous voyons des Gens qui se vantent hautement de leurs débauches, & qui parlent même assez cavalierement des choses saintes : mais nous n'en voyons point qui se vantent d'estre fourbes, ingrats, & de n'avoir ny probité ny honneur. Personne ne passe de

condamnation là-dessus, quoy qu'il y en ait une infinité de condamnables.

Il n'en est pas de méme de l'esprit. Ceux qui en ont le plus, sont ceux qui affectent sur cela une plus grande modestie. Ils seroient pourtant bien fâchez qu'on les crût. Ils y donnent bon ordre, par la maniere dont ils s'en deffendent. Ils ne font semblant d'y renoncer, que parce qu'ils sçavent bien qu'on ne les croira pas, & que lors qu'on en a, on ne manque pas d'occasions de le faire paroître.

Pour du jugement ils s'en piquent, quoy que ce soit leur foible, leurs affaires domestiques sont de trop petite étenduë pour leur capacité : ils jugent de tout souverainement, & il y a peu de choses qui ne passent par leur censure. Jugez par là combien le jugement, la probité, & l'honneur, sont des qualitez estimables, puis

que ceux qui ne les ont pas, & qui ne se cachent pas trop sur le reste, ne peuvent se resoudre de l'avoüer ; mais à dire le vray, leurs déguisemens sont fort inutiles. Nous sommes dans un siecle éclairé, où l'on ne se laisse pas long-temps tromper aux apparences, & tôt ou tard on découvre qui nous sommes.

Agissez donc dans toutes les actions de vôtre vie, comme si on lisoit au fond de vôtre cœur, & ne vous broüillez jamais avec ce Juge interieur, qui ne laisse rien échaper à sa connoissance. Quand vous ne tireriez d'autre fruit de vôtre merite, que celuy d'estre content de vous, vous ne seriez pas à plaindre. *Il ne depent pas de nous d'estre heureux, mais il dépend de nous de meriter de l'estre.*

Avis ſur les manieres d'écrire.

L'ABSENCE fait quaſi la ſeule diference qu'il y a entre ſe parler & s'écrire. Il y a à la verité, plus d'ordre & d'arrangement dans les Lettres que dans la converſation : mais aprés tout, c'eſt toûjours ſe parler, & c'eſt-ce qui a fait dire à ceux qui ſont les plus entendus en cette matiere, qu'il faut écrire comme on parle. Cette méthode, qui eſt ſans doute la meilleure, parce qu'elle eſt la plus naturelle, n'eſtoit pas autrefois en uſage. On prenoit de longs détours avant que d'entrer dans le ſujet, dont on vouloit parler, & on n'en prenoit pas moins pour en ſortir : de ſorte que le commerce des Lettres qui contribuë ſi fort à réjoüir l'eſprit, ne ſervoit qu'à le mettre à la torture. Un des premiers à qui on eut obligation de ce changement fut *Voi-*

ture : & depuis on a ſi bien compris qu'il avoit raiſon, que ceux qui l'ont ſuivy, ont eſſayé de ſe faire à ſes manieres.

On écrit, ou en Lettre, ou en Billet. La maniere d'écrire en Billet, ne fut pratiquée dans les commencemens, que par les Perſonnes qui s'écrivoient, par exemple, de Paris à Paris : même pour l'ordinaire ; elles s'écrivoient en tierce Perſonne. Ces Billets-là, la plûpart du temps, n'étoient point ſignez, & on ſe contentoit de finir par un, *je ſuis tout à vous*, ou quelque choſe de ſemblable.

Depuis, comme les Lettres ont quelque choſe de plus geſnant, & qu'elles aſſujettiſſent à des diſtinctions, qui obligent les perſonnes inferieures à traiter les autres avec plus de reſpect, ſoit en laiſſant plus d'inrervale entre l'inſcription & la premiere ligne, ou donnant par exemple, *du tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur*, à

des Perſonnes qui ſe contenteroient de vous donner *du tres-humble*, la plûpart des Gens pour éviter cette diſtinction, ſe ſont aviſez d'écrire un Billet, & on n'écrit preſque plus d'une autre maniere. Cependant cela n'empeſche pas que dans le corps du Billet, on ne puiſſe ménager le reſpect qu'on doit à ceux qui ſont au deſſus de ſoy, & qu'on ne puiſſe auſſi garder quelque marque de diſtinction avec ceux qui nous ſont inferieux ; car quoy qu'on doive eſtre civil, il ne faut pas traiter tout le monde égalemẽt. Il n'y a rien de ſi juſte que la ſubordination, & on ne le doit plus regulierement garder dans les Lettres, que dans la converſation, parce que les paroles s'envolent, & que les choſes écrites demeurent.

On écrit à ſes Superieurs, ou à ſes Egaux, ou à ſes Inferieurs. Tout cela doit avoir ſes diferences ; c'eſt au jugement à les regler. Il n'en faut faire ny trop, ny trop peu ;

mais ſi on avoit à pancher d'un côté, il vaudroit mieux étre trop civil que de ne l'eſtre pas aſſez.

Pour en faire un juſte diſcernemẽt il faut entendre la force des qualitez qu'on donne dans les ſouſcriptions. Entre ces qualitez là, il y en a des ſimples, & de redoublées, qui vont du plus au moins, ſelon le rang que je leur vais dõner dans cet Ecrit. Les ſimples ſont, *Vôtre tres-humble*, *Vôtre tres-obeïſſant*, *Vôtrs tres-obligé*, *Vôtre tres-acquis*, *Vôtre tres-affectionné*, *Vôtre plus affectionné à vous ſervir*, *Vôtre plus affectionné à vous faire ſervice.*

Les redoublées ſont, *Vôtre tres-hũmble & tres-obeïſſant*, *Vôtre tres-humble & tres-obligé*, *Voſtre tres-humble & tres-acquis*, *Vôtre tres-humble & tres-affectionné*, car des qu'on donne du *Tres*, on ne dit plus *à vous ſervir* ny *à vous faire ſervice.* Auſſi ne traite-t-on de la ſorte que des Perſonnes fort inferieures.

Il y a encore une autre remarque qui regarde le *Tres*, qu'il eſt neceſſaire de faire ; c'eſt, que quoy que le terme d'*Obeïſſant*, ſoit au deſſus de celuy d'*Affectionné*, la qualité de *tres-humble*, jointe à celle de *tres-affectionné*, eſt plus ſoûmiſe que celle de *tres-humble & obeïſſant*, à cauſe des deux *Tres* qui ſe trouvent dans la premiere. Au reſte, il faut toûjours mettre la datte au bas de la feüille, quand on écrit à des Perſonnes qualifiées. Regardez à donner les mêmes qualitez dans la ſouſcription que celles qu'on vous a donnnées quand les Perſonnes ſont égales, & à ne point faire de compliment pour un tiers, dans les Lettres que vous écrivez aux Perſonnes à qui vous devez du reſpect.

Il y a cinq ſortes de genre d'écrire, les Lettres d'affaires, les Lettres familieres, les Lettres galantes, les Billets doux, & les Lettres de compliment.

QUAND on écrit pour affaire, il faut entrer d'abord dans le ſujet, ſe ſervir des termes propres à la choſe dont on parle, s'expliquer clairement & ſans confuſion ; & ſi on a à parler de plus d'une affaire, comme il n'eſt pas neceſſaire que le ſtile ſoit lié dans ce genre là, il eſt bon d'écrire par article.

LES Lettres familieres portent leur titre avec elles, elles doivent étre toutes unies. Il faut que lors que vôtre Amy les reçoit, il s'imagine que vous luy parlez, qu'il puiſſe dire, *je le reconnois, il me ſemble que je l'entens : voila ſon caractere.* Cependant quoy que l'eſprit n'y doive pas briller, il faut pourtant que les termes ſoient juſtes, & qu'on y remarque un certain tour de qualité, où les Perſonnes du commun ne parviennent que rarement.

LES Lettres galantes ont un caractere particulier. Il faut qu'il y entre de l'enjoüement & du badigna-

ge dans les endroits qui en ſont ſuſceptibles ; que le ſtile en ſoit doux & coulant, la loüange delicate & fine; la raillerie flateuſe & inſinuante ; que les periodes ſoient courtes, parce que plus il y en a dans une Lettre, plus il y a de penſées;qu'il n'y ait rien de languiſſant ny de froid ; & comme ces Lettres là ne ſont faites que pour plaire, il faut prendre garde qu'elles n'ennuyent.

Pour les Billets doux, comme c'eſt l'ouvrage du cœur, il faut qu'il y paroiſſe plus de tendreſſe que d'eſprit;qu'il y ait une certaine langueur reſpectueuſe & touchante, qui attire la compaſſion de la Perſonne à qui l'on écrit ; qu'ils ne ſoient pas longs,& qu'il n'y paroiſſe rien d'étudié. Mais les inſtructions que je pourrois vous donner là-deſſus, ſeroient plus propres à vous faire diſtinguer les faux des veritables, qu'à vous aprendre à les faire. Des qu'on eſt fortement

touché, on n'a qu'à ſe laiſſer conduire aux ſentimens de ſon cœur. Il n'appartient qu'à luy de ſçavoir parfaitement le langage de l'amour.

Les Lettres de compliment ont pour objet, de certains devoirs que la ſocieté civile oblige de ſe rendre les uns aux autres dans les diferentes occaſions qui ſe preſentent. On les appelle Lettres de compliment, parce qu'on n'y remarque point ce veritable caractere d'amitié, qui fait connoître que celuy qui les écrit eſt ſenſiblement touché du bien ou du mal qui nous arrive. Ces Lettres là doivent eſtre civiles & obligeantes, & n'eſtre guere plus longues que les complimens qu'on ſe fait à la rencontre. Il faut pourtant garder des meſures du côté de l'expreſſion. Les complimens & la diſſimulation ont tant de rapport enſemble, qu'il eſt dangereux de s'y méprendre. Il en faut uſer comme les Gens ſages font de la Mode. Ils

la ſuivent parce que c'eſt un uſage étably par la Coûtume, mais ils ne l'outrent pas.

La Poëſie eſt encor un autre genre d'écrire. Pour y reüſſir, il faut en avoir le genie, & l'on doit y renoncer, s'il na pas plû à celuy qui diſtribuë les talens, de vous accorder celuy-là. Ce n'eſt pas une neceſſité de faire des Vers, & il eſt imprudent de s'y cõmettre, ſi l'on ne ſe trouve pas les diſpoſitions qu'il faut avoir pour cela; mais quand vous auriez tout le genie qu'il ſeroit à deſirer pour y reüſſir, je ne vous conſeillerois pas d'entreprendre de longs Ouvrages. Ce ſeroit dommage qu'un Homme de qualité perdit beaucoup de temps à de pareilles choſes. Il peut faire une Chanſon ou un Madrigal à la rencontre, & je luy paſſe juſqu'à l'Elegie, lors qu'il eſt amoureux d'une perſonne qui peut luy faire honneur dans le monde; car de rimer pour la premiere ve-

nuë, & d'en faire l'amoureux, cela n'eſt point d'nn galant Homme. Il ne faut jamais profaner ſon encens, n'y s'ériger en faiſeur de Vers ; ſur tout il n'en faut jamais faire de ſatiriques. Il n'y a rien qui faſſe tant d'Ennemis, & il n'y a rien même de ſi bas ; car ſi les Gens ne vous ont point fait de mal, pourquoy leur en faire?&ſi vous avez ſujet de vous en plaindre,vous devez ſonger que de pareilles armes ſont bien honteuſes entre les mains d'un honneſte Homme.

Sur tout en quelque genre que vous écriviez, ne vous tirez jamais de vôtre caractere. Chacun peut plaire dans le ſien, pourveu qu'il le cultive. Un Melancolique qui voudroit imiter le ſtile d'un Enjoüé,n'y réüſſiroit pas. Il en eſt de même d'un Enjoüé qui voudroit imiter le ſerieux d'un Melancolique. Il ne faut jamais ſe deplacer, ni devenir le Copiſte des autres.

TABLE
DES MATIERES.

DE la crainte de Dieu, & du respect qu'on doit avoir pour les choses saintes. page 7

Qu'apres Dieu, rien ne doit estre si cher à un honneste Homme que son honneur. p. 8

Que la reputation est sujette au caprice de la Fortune, mais que tost ou tard la verité se fait connoitre. la mesme.

Des qualitez essentielles d'un honneste Homme, & qu'elles consistent principalement dans la bonté du cœur. p. 9

Des mauvais effets de la fausse gloire. p. 10

Qu'il faut garder son rang sans se faire haïr. p. 11

Qu'il faut éviter les méchantes compagnies, & donner d'abord de bonnes impressions de soy. p. 12

Qu'il faut estre sage, & que le Roy n'honore de sa bien veillance, que les Personnes de ce caractere. p. 14

Que la ſageſſe & les honneſtes plaiſirs ne ſont pas incompatibles. la meſme
Qu'il faut avoir une noble audace ſans avoir de preſomption. p. 15
Qu'il faut hair tous les vices, ſur tout le menſonge & l'yvrognerie. p. 16
Qu'il ne faut negliger aucune des qualitez exterieures. p. 17
Qu'il faut ſur tout avoir ſoin de celles de l'eſprit. p. 18
Que le meilleur de tous les Livres ne vaut pas la ſcience du monde. p. 19
De la Raillerie. p. 20
De la Plaiſanterie. p. 22
Qu'il eſt neceſſaire d'entendre raillerie en de certaines rencontres. p. 23
Qu'on ne la doit pas confondre avec l'offenſe, & qu'il faut ſçavoir diſtinguer les choſes qui obligent à avoir du reſſentiment, de celles qui n'y obligent pas. p. 24
De quelle maniere on peut repouſſer les injures, & en quel cas les reſſentimens peuvent eſtre tolerez. p. 25
La conduite qu'il faut tenir pour éviter de pareils mal-heurs. p. 26
Qu'il faut ſe défier des Zelez indiſcrets, & de qu'elle maniere on doit repartir pour ſes Amis. la meſme
Que cette maxime eſt principalement

neceſſaire à tenir à l'égard des Dames. p. 27
Que les Perſonnes qui parlent beaucoup ſont ordinairement indiſcrettes, & qu'elles ne ſont pas propres pour la Cour. p. 28
De la Converſation. p. 29
Qu'elle doit rouler ſur les matieres indiferentes entre les perſonnes de la Cour. la meſme
De la neceſſité qu'il y a de ſe faire un Amy; & des précautions qu'il faut apporter pour en faire le choix. p. 30
Que l'Hiſtoire au défaut d'un Amy eſt d'une utilité conſiderable, & qu'on ne peut être un bon General, ſi on ne la poſſede parfaitement. p. 31
Qu'elle n'eſt pas moins neceſſaire aux perſonnes qui ſont appellées aux Ambaſſades. p. 33
Qu'il ne faut pas avoir trop d'impatience de faire paroître ſon eſprit, & de la maniere dont on s'en doit ſervir la meſme
Des bons & des mauvais effets de l'amour. p. 34
La neceſſité qu'il y a d'avoir l'eſprit ſouple, pour réüſſir dans le monde. p. 35
De l'utilité qu'on tire de ſes fautes, quand on ſçait faire un bon uſage. 36

Des bons & des mauvais effets de la Critique. p. 38

Qu'un bon cœur n'eſt point ſujet à l'envie.

Qu'il faut avoir un but dans tout ce qu'on fait, & qu'on ne doit jamais ſe ſervir des moyens défendus pour y parvenir. p. 39

Qu'il faut prendre pour modelle celuy de ſes Anceſtres ; qui a eu le plus de merite. p. 40

Qu'apres s'eſtre acquis de l'eſtime, il faut travailler pour ſa fortune, & qu'une Perſonne de qualité ne la peut faire qu'à la Cour. p. 41

Que pour y reüſſir, il faut ſçavoir les intereſts des Perſonnes qui y font les principales figures. la même

De quelle maniere il faut y demander les graces. p. 42

Que le dépit & l'impatience ſont des qualitez nuiſibles à un Courtiſan. la meſme

Qu'il faut ſouffrir avec patience & avec reſpect les retardemens que la Cour apporte quelque fois à recompenſer ceux qui la ſervent. p. 44

Que la vie d'un Courtiſan doit eſtre une continuelle étude de ſoupleſſe d'eſprit. la meſme

Que pour reüſſir à la Cour, & en quoy que ce ſoit, il faut une extreme application. p. 45

Qu'il ne faut pas qu'un Courtiſan, quelque merite qu'il puiſſe avoir, ſe fie aſſez à ſa capacité pour croire qu'on ne puiſſe ſe paſſer de luy p. 46

Qu'il faut cultiver la protection des Miniſtres. la meſme

Du bien & du mal qu'ils vous peuvent faire. p. 47

Qu'il ne faut pas qu'un Courtiſan ſe pique des meſmes qualitez de ſon Maiſtre. p. 48

Qu'il y a plus d'eſprit qu'on ne penſe à cacher ſon eſprit. la meſme

Qu'il ne faut jamais mettre le party des Dames contre ſoy. p. 49

Qu'il faut qu'un Courtiſan apporte un grand ordre dans ſes affaires. p. 50

Des conſequences qu'il y a d'y manquer. la meſme

De l'avarice, & que c'eſt une erreur de croire qu'elle ſoit le ſoûtien des Maiſons. p. 51

Des raiſons qui ſont la preuve du Chapitre precedent. la meſme

Des mauvais effets de la prodigalité, & de la maniere de donner. p. 52

Que cette maxime n'eſt pas à la mode

chez la plûpart des Grands Seigneurs p. 53
Des malheurs où le desordre de leur conduite les engage. p. 54
Que ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que leur conscience en souffre. p. 55
Des remedes à de si grands maux. la m.
Qu'il y a des vertus privilegiées, auſquelles les plus desordonnez n'osent renoncer publiquement. p. 56
Qu'il faut agir dans toutes les actions de la vie, comme si on penetroit au fond de nostre cœur. p 57
Avis sur les manieres d'écrire. p. 59

Fin de la Table.

INSTRUCTIONS
POUR UN JEUNE
SEIGNEUR.
OU L'IDE'E
D'UN GALANT HOMME.
SECONDE PARTIE.

Seconde Edition.

A PARIS,
Chez T. GIRARD, dans la
Grand'Salle du Palais
à l'Envie.

M. DC. LXXXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY

INSTRUCTIONS
POUR UN
JEUNE SEIGNEUR,
OU L'IDE'E
D'UN GALANT HOMME.
SECONDE PARTIE.

LE Ridicule eſt encore un étrãge foible ; & on a d'autant plus de peine à s'en corriger, que c'eſt un défaut qu'on porte avec ſoy ſans le connoître. Ce n'eſt pas que les Ridicules n'ayent de l'eſprit ; il y en a même qui en ont plus que le cõmun des Gens: mais ce ſont des eſprits gâtez par la preſomption que l'amour propre ſeduit, qui en les aveuglant leur

fait croire qu'ils ne ſont pas capables de ſe méprendre; enfin des eſprits déplacez, qui negligent les talens qu'ils ont receu du Ciel, pour s'appliquer à des choſes à quoy il ne les a pas deſtinez; qui font leur fort de ce qui eſt leur foible, & qui juſques dãs leurs moindres actions, ſe veulent donner des airs de diference qui achevent de les perdre.

C'EST par là qu'ils donnent dans tous les pieges qu'on leur tend, & qu'inſenſiblement ils deviennent l'objet du mépris de tout le monde. Je ne ſçay ſi un vice mediore ne ſeroit pas preferable à ce defaut; car enfin le vice nous quitte, ou nous le quittons; mais depuis qu'on s'eſt érigé en ridicule, on n'en revient point. Comme on l'eſt ſans croire qu'on le ſoit; on s'abandonne à ſon panchant; & ſemblables à ces Voyageurs, qui depuis qu'ils ſe ſont écartez du

droit chemin, s'en éloignent à proportion des pas qu'ils font, il arrive que plus on vieillit, plus on se tourne en ridicule.

Le moyen de s'en garantir, c'eſt de ſuivre un train de vie ordinaire ; de ne ſe piquer de rien, & de s'obſerver plus dans les petites choſes que dans les grandes. C'eſt dans les bagateles où l'ame ſe manifeſte davantage. Les grandes choſes impoſent à tout le monde une égale neceſſité de les faire, & nous voyons peu de Perſonnes qui y manquent.

Travaillez donc de bonne heure à vous précautionner contre un défaut auſſi nuiſible. Defiez-vous ſur tout des loüanges extraordinaires. Mettez-vous fortement dans l'eſprit, que nous ſommes dans un temps, où chacun cherche à ſe moquer de ſon prochain ; que cela ſe fait ſouvent ſous les plus belles apparences du

monde : qu'il eſt dangereux de ſe livrer, & qu'on ne ſçauroit eſtre trop en garde contre les malices du ſiecle.

Une choſe à quoy il faut auſſi beaucoup prendre garde, c'eſt que ce qui eſt nôtre fort ; devient ſouvent nôtre foible, par le mauvais uſage que nous en faiſons. Par exemple, il eſt beau de ſçavoir l'Hiſtoire, de faire des Vers, de chanter bien, de dancer de bonne grace, & de faire un Conte. Mais ſi celuy qui fait des Vers, ou qui ſçait l'Hiſtoire, cherche à vous en parler, ſans que l'occaſion s'en preſente ; que celuy qui fait bien un Conte, veüille toûjours conter, & ainſi du reſte, il ſe trouvera que par le mauvais uſage que les uns & les autres feront de leurs talens, ils ſe tourneront en ridicules. Jugez à plus forte raiſon, ce que ce peut eſtre de ceux qui pechent dans le fond, & dans les manieres.

Ce contre-temps arrive d'ordinaire par l'avidité qu'on a de faire dire du bien de soy. Ce sentiment-là n'est pas condamnable, pourveu qu'il ne soit pas immoderé, & que l'orgüeil n'en soit pas le principe. Je sçay bien qu'il y a des Genies superieurs qui sont en droit de pretendre des diferences; mais ce sont de ces droits qu'il faut exercer avec beaucoup de delicatesse. Naturellement nous n'aimons pas qu'on nous surpasse, principalement du côté de l'esprit. Ainsi à moins qu'on ne desintéresse les Gens par beaucoup de modestie, on court risque de les revolter contre soy, & de leur déplaire par le mesme endroit, par où on avoit dessein de s'attirer leur estime.

La meilleure maniere de s'insinuer dans les esprits, est de les tourner du côté qu'ils sont le plus en état de vous plaire; car outre qu'en les mettant dans leur fort,

vous vous mettez en état d'en tirer quelque utilité ; c'eſt qu'ils ſe retirent toûjours contens d'eux-mêmes d'auprés de vous. Cela fait qu'ils n'ont point de peine à convenir de vôtre merite, parce qu'ils croyent vous avoir perſuadé du leur, qu'ils diſent mille biẽs de vous, & qu'ils vous élevent au dela de ce que vous auriez pû le pretendre.

Le bon eſprit eſt celuy qui s'accommode à tout le monde, & qui ſçait ſe hauſſer & ſe baiſſer, ſelon les occaſions qui ſe preſentent. L'eſprit d'un grand Homme n'a point de poſte fixe, rien ne doit eſtre au deſſus ny au deſſous de ſa connoiſſance ; mais il ne faut pas que la ſimple curioſité en ſoit le motif. Un Homme ſage doit avoir une fin principale à laquelle toutes les autres ſe rapportent ; & ce n'eſt que dans cette veüe que je vous conſeille d'entrer dans le de-

tail des choſes qui ne ſont pas de vôtre état.

Il n'appartient pas à toutes ſortes de Perſonnes de ſçavoir manier les eſprits. Cependant il n'y a pas de ſcience plus utile; c'eſt par là qu'on s'accredite dans le mõde, qu'on ſe rend neceſſaire & q'uon ſe fraye au chemin aux grandes choſes.

Cet empire qu'on eſt obligé de s'acquerir ſur les eſprits pour les gouverner, doit eſtre doux & imperceptible. C'eſt par cette raiſon que les eſprits de feu n'y ſont pas ſi propres que les autres. Leur vivacité ne cache pas aſſez leur marche; on penetre trop viſte dans leurs ſentimens; des les premiers pas qu'ils font, ils ſe rendent ſuſpects, & l'on craint de tomber entre des mains qui vont ſi viſte.

La delicateſſe fait à mon gré la plus belle partie de l'eſprit, & je croy qu'on peut dire qu'elle en eſt

la quinte-essence. Les esprits delicats pensent les choses finement,& toutes leurs expressions répondent à la finesse de leurs pensées.Le feu qui les anime est un feu reglé,qui ne les mene pas plus loin qu'ils ne veulent. Ils ont le talent de se faire entendre sans se commetre, & ils ont cela d'agreable, qu'on entre avec plaisir dans toutes leurs pensées.

Le moyen d'acquerir une qualité si necessaire pour les personnes qui ont à vivre dans le monde, c'est d'estre souvent en commerce avec celles qui la possedent, & de concevoir une extreme aversion pour ces sortes de grossieretez malhonnestes,qui ne sont que trop souvẽt dans la bouche des Personnes les plus qualifiées. Il n'y a rien qui gaste plus le goust d'un honneste Homme. La commodité qu'il y a de fournir à de pareilles conversations,apareſſe l'esprit, & jette in-

ſenſiblement ceux qui en ſont coûtume, en des familiaritez honteuſes, qui ſont contre le reſpect que les Gens de qualité ſe doivent les uns aux autres, & à eux-mêmes.

Le jeu de mains ſuccedent inſenſiblement à ce deſordre, & c'eſt de cet indigne jeu de mains, qu'on ne devroit tolerer qu'à des Laquais, qu'on a veu naître tant de deſaſtres. La plus juſte querelle eſt embaraſſante & fâcheuſe. Jugez à plus forte raiſon quelle douleur on doit avoir d'en venir aux dernieres extremitez, bien ſouvent avec ſon meilleur Amy, pour un coup rendu peut-étre un peu plus fort qu'il n'avoit été receu. Fuyez comme un écüeil pernitieux, la frequentation des Perſonnes qui ont un panchant autant à craindre; & ſi par malheur vous vous ſentez obligé d'avoir du reſſentiment, ne frapez point, ou ne frapez que de l'Epée.

Je ne pretens pas pour cela que vous viviez d'une maniere gênante, ny que vôtre ſageſſe degenere dans une cõtrainte melancolique. La ſageſſe n'eſt pas incompatible avec une certaine liberté d'eſprit, qui ſied ſi bien à tout le monde. C'eſt où les Gens qui ne ſçavent pas vivre, ont accoûtumé de ſe méprendre. Quand ils veulent ſe donner cette liberté d'eſprit dont je parle, ils vont juſquà l'emportement ; & lors qu'ils ſe trouvent dans un lieu qui les oblige à garder le reſpect, ils tombent dans un ſerieux triſte & melancolique, qui ne difere pas beaucoup de la beſtiſe.

Cela vient de la timidité que la crainte du monde leur inſpire. Comme l'eſprit ne ſe produit qùe dans la liberté, & qu'il eſt mal-aiſé d'en avoir dans un lieu où l'on eſt toûjours en allarmes ; c'eſt-ce qui fait qu'ils ſont ſi deconcertez,

& que ſouvent avec de l'eſprit ils paroiſſent des Beſtes.

CEPENDANT ce monde qu'ils craignent ſi fort, n'eſt pas d'un accés ſi difficile qu'ils le croyent. L'experience nous aprend qu'il eſt plus aiſé d'y vivre qu'ailleurs, pourveu qu'un commerce plat & honteux ne nous en éloigne pas; car enfin il eſt certain que nos cœurs ſuivent d'ordinaire les ſentimens des Perſonnes que nous pratiquons; que les honneſtes Gens nous élevent, & que les autres nous abaiſſent.

JE ſçay qu'il y a de jeunes Gens qui craignent le monde, parce qu'ils ont peur de faire des fautes. Cette timidité, pendant quelque temps, peut avoir ſon excuſe; mais il ne faut pas ſouffrir qu'elle prene racine dans nôtre cœur. On paſſe aiſement ſur ce chapitre-là, de la crainte à la haine; & à force de haïr le monde, on tombe à la fin dans

un abaiſſement d'où l'on ne ſe releve qu'avec peine.

Le moyen de vaincre cette timidité qui ſouvent eſt mal expliquée c'eſt de ne negliger aucune des qualitez qui peuvent ſervir à nous produire dans le monde. L'ignorance eſt preſque toûjours la cauſe de cette timidité dont je parle. Quand on ne ſçait rien, on eſt obligé de ſe taire; & quãd on eſt reduit à un ſilence forcé, on fait un mauvais perſonnage.

La lecture eſt un des meilleurs remedes qu'on puiſſe oppoſer à l'ignorance; mais il faut qu'elle ſe convertiſſe en ſubſtance, par les reflexions qu'on fait ſur les bonnes choſes qu'on a leuës. C'eſt par cette raiſon qu'il faut s'attachar à lire de bons Livres; car puis que la lecture eſt la nourriture de l'eſprit, on a grand intereſt de ne donner au ſien que des choſes ſolides.

Ce qu'on doit encor obſerver ſur la lecture, c'eſt qu'il faut qu'elle ocupe plus l'entendement que la memoire. Les eſprits de ce caractere laiſſent languir le feu de leur imagination, & ne produiſent rien d'eux-mêmes. Ce ſont des eſprits faits de pieces raportées, qui quoy que bonnes, n'ont pourtant aucun agrément dans la bouche de ceux qui les citent, parce qu'elles ne ſont point animées d'un certain feu, qui accompagne d'ordinaire les penſées que nous tirons de nôtre propre fond.

C'est ainſi que les meilleures choſes deviennent inutiles, par le mauvais uſage qu'on en fait, & que la lecture, toute excellente qu'elle eſt, ne produit pas de fort bons effets, quand on ne s'en ſert pas comme on le devroit faire.

La meilleure maniere de s'en ſervir, eſt de s'entretenir avec quelque Perſonne d'eſprit, des

choſes qu'on a leuës. En tenant cette conduite, on apprend à raiſonner, & à rendre compte de ce qu'on a lû. On ſe fait une memoire locale, qui s'efface bien moins que l'autre, & on mêle ſi bien l'Art & la Nature, qu'on n'en ſçauroit plus faire la diference.

Au reſte, quoy qu'il ſemble que l'ignorance & la preſomption ſoient de diferente nature, elles ne laiſſens pas neanmoins de ſe rencontrer ſouvent enſemble en un méme ſujet. Pour bien entrer dans cette penſée, il faut obſerver qu'il y a deux ſortes de preſomption : l'une, qui part de la bonne opinion qu'on a de ſa ſuffiſance : l'autre, de la honte qu'on a de s'enquerir des choſes qu'on ne ſçait pas, parce que c'eſt avoüer qu'on les ignore. L'une & l'autre ſont condamnables ; car pour commencer par la premiere, plus on a d'eſprit, plus on connoît que

ce qu'on ſçait eſt au deſſous de ce qu'on ne ſçait pas ; & pour l'autre eſt-il rien de ſi ridicule, que d'aimer mieux ſe mettre au hazard de ſe faire moquer de ſoy, que de s'enquerir des choſes qu'on ignore ?

GARDEZ-vous bien de ſuivre un ſi méchant exemple ; ce ſeroit le moyen de demeurer ignorant toute vôtre vie. Il n'y a point de honte à s'inſtruire, & il y en a beaucoup à ne le pas faire, lors que pour avoir manqué à cette precaution, on fait des fautes contre ſon devoir, ou contre la bienſeance. Ne craignez donc point, pour peu que vous doutiez des choſes, de le demander. On ne vous decellera pas. On ſe feroit plus de tort qu'à vous, ſi on abuſoit vôtre confiance.

N'IGNOREZ ſur tout aucun des principaux termes des choſes qui ſont dans le commerce de la vie

d'un Homme du monde. Je mets dans ce rang-là les Chevaux, les Chiens, les Oyseaux, & cent autres choses, dont le detail pourroit étre ennuyeux. Les mépriſes en ces ſortes de rencontres, ne laiſſent pas d'eſtre d'une extreme conſequence.

L'OPINION de Pythagore, qui obligeoit ſes Diſciples à commencer par cinq ans de ſilence, me paroît un peu trop auſtere, & je ne voudrois pas vous conſeiller d'en faire autant en entrant dans le monde ; mais ſi vous voulez retrancher l'excez de cette maxime, & entrer dans l'eſprit de celuy qui l'a propoſée, vous verrez qu'elle n'eſt pas ſi extravagante qu'on ſe l'imagine. Elle apprend aux jeunes Gens, qu'il faut qu'ils écoûtent long-temps avant de parler, & qu'ils ne doivent pas dire leurs ſentimens ſur les choſes qui ſont au delà de leur connoiſ-

ſance

ſance, ſi on ne les y convie, ou s'ils n'y ſont forcez par une neceſſité qui porte ſon excuſe.

Je ſçay que cela eſt un peu mortifiant, & qu'il y a de jeunes Gens qui ont peine à ſe taire, parce qu'ils craignent qu'en ne diſant rien, on juge mal de leur eſprit. Cela peut même arriver quelquefois, quoy que pourtant il y ait une certaine maniere d'écoûter, qui perſuade aiſement que ce n'eſt pas par ſtupidité qu'on garde le ſilence ; mais quand les Gens ſeroient capables de ſe méprendre là-deſſus, ne vaudroit-il pas mieux les laiſſer dans le doute de ce qui en eſt : que de leur faire connoître en parlant mal à propos, qu'on auroit mieux fait de ſe taire.

Quand je vous parle ainſi, je preſuppoſe que vous eſtes avec des Perſonnes, qui par leur âge, ou une capacité extraordinaire, vous obligent à quelque ſorte de

deference : car quand vous eſtes avec de jeunes Gens, qui n'en ſçavent pas plus que vous, vous n'eſtes pas obligé de garder les mêmes meſures, quoy qu'à dire le vray, le meilleur ſoit encore, quand le ſujet eſt d'une certaine nature, d'avoüer de bonne-foy qu'il eſt au delà de vôtre portée.

Il ſuffit, quand on eſt à vôtre âge, de payer d'un bel exterieur, d'eſtre honneſte & civil, & d'avoir de certaines manieres qui font ſimplement juger ce que vous deviendrez un jour. A l'âge de dix-huit ou vingt ans, on n'attend pas de vous des raiſonnemens fort profonds. C'eſt aſſez que vous ne diſiez rien contre le bon ſens : que vous entriez de bon air dans une Chambre : que vous ſçachiez vous tirer d'un compliment, & dire de bonne grace à une Dame qu'elle eſt belle.

Il n'y a rien de plus ridicule

qu'un jeune Homme qui fait l'important. C'eſt par là qu'on ſe fait haïr des Perſonnes de ſon âge, & qu'on ſe fait mépriſer des autres. Cependant ce caractere-là n'eſt que trop ordinaire. Nous voyons tous les jours de jeunes Gens qui ſont à peine ſortis de l'Academie, qui decident d'un ton d'autorité, ſur la Cour & ſur la Guerre, devant des Perſonnes d'une experience conſommée. Dieu ſçait auſſi comme on les traite dans l'abſence : car en preſence on n'a garde de les contredire, on leur laiſſe avaler à longs traits le poiſon, que leur ſot orgueil a pris ſoin de leur preparer : on ne s'aviſe pas de les deſabuſer, & encore moins de leur dire qu'on s'en moque. En verité, leur exemple eſt un beau Livre, & je ne croy pas qu'on en puiſſe faire où l'on trouve de meilleures leçons contre l'orgueil.

Cette fausse complaisance qu'on a pour eux est bien cruelle. Leurs plus grands Ennemis auroient peine à leur faire plus de mal ; & je les trouverois bien-heureux, s'ils en trovoient quelqu'un qui leur dit une dureté en face, dés le premier faux pas que leur vanité leur fait faire. Peut-estre que cela les empécheroit de s'exposer plus long-temps à la risée publique. Il y a des rencontres où les reproches de nos Ennemis font plus d'impression sur nous, que les conseils de nos Amis. Le dépit que nous avons de leur avoir donné prise sur nous, nous reveille & cause quelquefois des changemens en nous, dont nos Amis n'auroient pas été capables.

Ce n'est pas qu'on ne doive avoir quelque indulgence pour ses Amis ; mais il ne faut pas que ce soit dans les choses où il y va de leur honneur, d'un grand interest,

ou d'un défaut conſiderable. On doit en pareille rencontre leur parler avec fermeté, & leur dire, ſans craindre de leur donner du chagrin, la mauvaiſe eſtime où leur conduite les met dans le monde. Nous ſommes preſque toûjours les derniers avertis de ce qu'on dit de nous, & bien ſouvent nous ne le ſommes jamais. Les Amis de ce temps ſont foibles ou intereſſez; de ſorte que ſoit foibleſſe, ſoit intereſt, ils aiment mieux nous laiſſer dans l'aveuglement où nous ſommes, que de ſe mettre au hazard de nous déplaire. Ils ſe contentent de repartir pour nous : & encor quand ceux qui nous attaquent ſont d'une certaine conſideration, & qu'il y va de ſe faire une affaire avec eux, pour nous proteger, ils ſe rangent du côté le plus fort, ou du moins paſſent-ils condamnation pour nous par leur ſilence. L'amitié eſt pourtant un des

devoirs de la vie le plus essentiel ; & si l'on veut examiner combien de bonnes qualitez celle de bon Amy entraîne aprés elle, on verra de quelle importance il est de s'acquerir une qualité si avantageuse.

J'Avoüe que dans la regle generale, on doit se contenter de repartir pour ses Amis ; mais comme je vous l'ay déja dit, il y a des rencontres où il faut aller jusqu'au fond du mal. On doit pourtant avant d'en venir là, tâcher de faire comprendre adroitement à son Amy, ce qui nous fait de la peine à luy dire ; mais si sa preoccupation l'empéche de nous entendre, il ne faut pas balancer. Si il est raisonnable, il nous en sçaura gré ; & s'il ne l'est pas, du moins aurons-nous la consolation de pouvoir dire, que nous n'avons rien à nous reprocher, ayant fait ce que l'honneur & l'amitié nous obligeoient de faire.

Soyez circonſpect, adroit & prudent, mais ne ſoyez point fourbe. C'eſt un vice qui regne beaucoup, & qui à force de s'étre rendu commun, ne paſſe preſque plus pour un vice. Dans les ſiecles reculez, un Homme qui auroit été ſurpris en fourberie, auroit été deshonnoré; mais aujourd'huy cela paſſe pour de l'eſprit, auſſi-bien que beaucoup d'autres choſes, qui ne valent pas mieux que celle-là. Cependant on n'a pour les Fourbes ny confiance ny eſtime: toſt ou tard ils ſont connus, & quand ils ne le ſeroient que d'eux-mémes, ce ſeroit bien aſſez. Gardez-vous bien de vous donner un caractere ſi honteux. Ne vous declarez point ſans neceſſité, & s'il ſe peut prenez le bon party; mais quand vous en aurez pris un, ſuivez-le. Malheur à vous, ſi la Fortune ne le favoriſe pas: & plus grand malheur encor, ſi en le

trahiſſant ou en l'abandonnant vous vous deshonnorez.

La paſſion du Jeu eſt encore un article qui merite de grandes reflexions. Le peu de fidelité qu'il y a dans le Jeu, le renverſement qu'il fait dans l'humeur & dans l'eſprit, les divers mouvemens qu'il excite dans le cœur, le déreglement qu'il fait dans la conduite, l'oppoſition qu'il fait à la Fortune, les querelles qu'il fait naître, les ſermens execrables dont il eſt la cauſe, le danger où il met un Joüeur de ſe ruïner s'il paye les ſommes exceſſives que les grands Joüeurs ont accoûtumé de perdre ſur leur parole, ou de ſe perdre d'honneur s'il ne les paye pas, les mauvais moyens qu'il inſpire pour ſe mettre en état de regagner l'argent qu'il a perdu, le peu d'aſſurance qu'il y a d'eſtre toûjours aſſez fort pour reſiſter à de pareilles tentations, l'exemple d'une infini-

té

té de Maiſons qui ont été ruinées par le Jeu ; enfin la moindre de ces conſiderations devroit faire trembler ceux qui ſont nez avec un panchant auſſi terrible.

Si vous voulez vous derober à cette paſſion, ſuivez le conſeil de Seneque, mettez-en une autre à la place, ou plûtôt laiſſez-vous poſſeder à la Gloire. Il n'y a qu'elle qui ſoit capable de remplir tous les vuides de vôtre cœur, d'employer tous vos momens, & d'occuper toutes vos penſées. Elle eſt non ſeulement un remede contre le jeu, mais encore contre tous les vices. Dés le moment qu'elle entre dans un cœur elle luy inſpire un deſir de perfection qui ne peut compatir avec le dereglement ny avec les foibleſſes.

Il eſt vray qu'il ne dépend pas toûjours de nous d'arriver à ce haut degré, qui fait parvenir à la gloire ; & il eſt même dangereux

de s'engager dans un chemin ſi difficile, ſi on ne ſe ſent en état de s'en tirer avec honneur. Voyez, examinez-vous ; car enfin la meilleure ſçience eſt de ſe cõnoître. Il faut proportionner ſes deſirs à ſes forces. Quand on ne ſe ſent pas né pour les grandes choſes, il faut aller terre à terre,& ſe retrancher ſur l'honneur. C'eſt un mouvement qui depend moins de l'action que de la volonté , & on en a quand on en veut avoir.

J'OSERAY méme dire à l'avantage de la Gloire, qu'elle n'eſt pas un obſtacle à la plus grande des vertus. En effet, il n'y a rien de plus aiſé que de faire d'un Héros un Homme dévot. La tiédeur & le manque de courage,qui ſont ſi contraires à la dévotion , & ſi ordinaires aux ames communes , n'entrent jamais dans l'ame des Héros. Rien ne rebute leur perſeverance ; ils ſont déja tout accoû-

tumez au travail & à la peine : & comme ils ont la meilleure partie des qualitez eſſentielles à la devotion, des le moment qu'ils changent d'objet, ils y ont bien-toſt fait un progrés conſiderable.

La preuve d'un bon cœur eſt de s'attẽdrir au recit des bonnes actions, & de s'irriter au recit des mauvaiſes. Les grands cœurs haïſſent l'injuſtice, & par un intereſt ſecret qui n'aiſt de l'inclination qu'ils ont pour le bien, & de l'averſion qu'ils ont pour le mal, ils aiment à voir le vice puny, & la vertu recompenſée.

Ils ont encore cela de propre, qu'ils ne ſont point ſujets à la haine ; ils mépriſent les injures, ou ils les repouſſent par les voyes que l'honneur & la conſcience leur peut permettre ; aprés cela ils n'y ſongent plus. Auſſi peut-on dire que la haine eſt la paſſion des Miſerables. Comme ils n'ont pas aſ-

Universitas
BIBLIOTHECA

ſez de generoſité pour pardonner, ny aſſez de courage pour ſe vanger, quand ils haïſſent ils ne pardonnent jamais.

Le pis que j'y trouve, c'eſt que la dureté ſuit de prés cette vilaine paſſion ; & que la generoſité, qui eſt la qualité laplus eſſentielle d'un honneſte Homme, ne ſçauroit compatir avec une qualité qui lui eſt ſi oppoſée. On peut dire même que la haine eſt un ſentiment contre nature;car enfin nos ames ſont faites pour aimer, & quand on a le cœur bien fait, on ne doit haïr que le vice.

Soyez ponctuel & exact. L'exactitude eſt la marque d'un eſprit reglé. Quand on manque de ce coſté-là, on neglige ſon devoir,& inſenſiblement on tombe en des relâchemens qui toſt ou tard donnent atteinte à l'honneur. Il eſt de cela comme des pechez veniels, qui conduiſent à la fin aux plus

grans crimes. Soyez délicat là deſſus; ne regardez point ſi l'engagement que vous vous eſtes donné n'eſt pas conſiderable ; il n'y a point de petits manques de paroles pour une Perſonne qui eſt jalouſe de ſa reputation ; & c'eſt juſtement dans ces choſes, que l'on ne croit pas de conſequence, que conſiſte l'exactitude.

J'Avoüe qu'il en coûte pour eſtre axact, & qu'il eſt difficile d'ajuſter enſemble le plaiſir & le devoir. Ce n'eſt pourtant qu'en preferant l'un à l'autre, qu'on s'accredite dans le monde, & qu'on ſe met en état de parvenir aux grandes choſes. Il n'y a de veritables plaiſirs que ceux que la raiſon accompagne toûjours, parce que le repentir ne les ſuit jamais;& ceux-mêmes qui ſont innocens ceſſent de l'eſtre, quand ils deviennent un obſtacle à nôtre devoir.

QUAND on se laisse emporter aux passions, on n'a plus qu'une volonté languissante; on ne fait quasi jamais ce qu'on veut, & l'on fait presque toûjours ce qu'on ne voudroit pas faire. Apres cela, faut il s'étonner si on n'a pas de confiance pour une Personne qui n'oseroit répondre d'elle-même? Heureuses sont les ames fortes! car enfin que chacun s'examine là-dessus on verra qu'on se prend souvent au jugement & à l'esprit, de beaucoup de fautes, dont on ne devroit accuser que la foiblesse de nôtre ame. Quelle pitié que cet Homme d'hier ne soit plus cet Homme d'aujourd'huy, & qu'il retombe dés le lendemain dans cette même passion qu'il avoit condamnée la veille, & contre qui il sembloit avoir pris des resolutions inviolables! Fuyez, c'est la meilleure défense que vous puissiez opposer aux passions; défiez-

vous ſur tout de celle qui vous domine, & les regardez toutes comme des Beſtes farouches qui dévorent toſt ou tard ceux qui les gardent.

De toutes les fautes dont les paſſions ſont la cauſe, il n'y en a point d'égale à celle qu'on commet en faiſant un mauvais Mariage. L'amour eſt d'ordinaire l'auteur de ce deſordre, & l'écüeil où les jeunes Gens ont accoûtumé de ſe perdre. L'eſperance dont ils ne manquent point, leur fait croire que leur paſſion, & la beauté de leurs Maiſtreſſes, ſont des choſes qui ne ſçauroient finir. Que du moins, pourveu qu'il n'y ait point de diſproportion dans les qualitez, & rien à redire au merite de la Perſonne, ils peuvent paſſer legeremẽt ſur le reſte; & ſur de ſi beaux fondemens, comptant pour rien le beſoin des richeſſes, ils s'abandonnent ſans reflexion à la provi-

dence de l'amour. J'avoüe qu'il y a eu des temps, où ce desinteressement auroit pû trouver quelque credit parmy les ames tendres; mais aujourd'huy que la qualité & la vertu languissent dans l'obscurité, si elles ne sont soûtenuës par le bien, cette doctrine n'est recevable que dans les Romains. La necessité detruit les plus belles uniions. Quand on se trouve dans un besoin pressant, on ne sçait à qui s'en prendre; on ne regarde plus ces charmes si puissans à qui l'on s'estoit rendu avec tant de plaisir, que comme des Ennemis. Les reproches succedent à de pareilles reflexions, & insensiblement on vient à haïr un peu plus que l'on n'avoit aimé.

Le Mariage est l'action de la vie la plus importante, sur tout pour les Personnes qui ont un grand rang à soûtenir. Elle decide non seulement de leur fortune,

mais encor de leur eſtime. On a peine à croire qu'un Homme qui a pû ſe manquer à ſoy-même dans une occaſion auſſi eſſentielle, ait la teſte bien faite ; & à dire le vrai, il ſeroit mal-aiſé d'en juger d'autre maniere. N'en deplaiſe aux Belles & aux Amans, l'amour n'eſt bon que lors qu'on en fait un jeu d'eſprit. Le Mariage eſt une affaire trop ſerieuſe pour luy. Dans une choſe qui nous regarde de ſi prés, on ne doit pas même s'en fier à ſa raiſon ; il faut ſe laiſſer conduire à ſes Proches, & à ſes Amis, & demander à Dieu qu'il leur inſpire des conſeils qui nous ſoient propres.

S'IL faut bien des qualitez pour faire un honneſte Homme, il n'en faut pas moins pour faire un honneſte Femme. Il y en a beaucoup qui s'imaginent que pourveu qu'elles ſoient chaſtes, elles ont remply tous leurs devoirs. Cepen-

dant quelque chaſte que ſoit une Fẽme, quand elle eſt née avec un eſprit d'orgueil & de contradiction, qu'elle n'a ny complaiſance ny douceur avec toute ſa chaſteté, je ne la tiens pas une Epouſe fort deſirable. Une Femme qui a de la vertu, fait de l'humeur de ſon Mary ſa principale étude. Elle compâtit à ſes foibleſſes. Si il a des paſſions ruineuſes, elle eſſaye de le ramener avec douceur, elle prend ſon temps pour luy dire ſes raiſons, elle l'aime, elle le fait valoir, & quoy que ſouvent il n'ait point de part à ce qu'elle a fait d'utile ou de glorieux, elle luy en difere tout l'honneur.

Il eſt juſte auſſi qu'un Mary qui a une Femme, comme celle dont je viens de faire la peinture, réponde avec tendreſſe à toutes ſes bontez, & qu'il compâtiſſe à ſon tour à ſes foibleſſes; car enfin chacun à ſes défauts. La vie eſt longue ſur

tout pour des Perſonnes qui ſont enſemble nuit & jour;& quelques bien aſſorties qu'elles ſoient, d'âge d'humeur & de qualité, il eſt malaiſé qu'à la continuë elles n'ayent bien des choſes à ſe pardonner l'une à l'autre.

Je ne parle point de la jalouſie, je préſuppoſe qu'un honneſte Homme n'eſt pas capable d'en prendre mal à propos ; & je veux croire, à l'honneur des Dames, qu'on leur fait ſouvent un crime du deſir qu'elles ont de plaire. Quand ce deſir là eſt general, & qu'elles n'ont point de veües particulieres, on ne doit pas s'en allarmer ; cela marqueroit une jalouſie de tempérament qui ſeroit injurieuſe, & tout-à-fait condamnable. Que ſi par malheur un Mary trouve quelque choſe dans la conduite de ſa Femme qui le bleſſe, je ne condamne pas ſon reſſentiment, mais je veux qu'il évite

l'éclat, qu'il dissimule pour un temps, & que peu à peu il prene des precautions qui assurent son repos. Le Mariage comprend plus de devoirs qu'on ne pense. Il est mal-aisé de s'en bien acquiter, qu'on ne soit honneste Homme, & qu'on ne joigne à cette qualité celle de bon Chrêtien.

QUAND on n'a point de Christianisme, on est non seulement méchant Mary, mais encore méchant Sujet. méchant Pere, méchant Fils, méchant Maître, & méchant Amy. Pour satisfaire à de pareils devoirs, il faut avoir dans le cœur un fond de justice & de fidelité, qu'on ne doit pas attendre d'une Personne qui n'est pas capable d'en avoir pour Dieu. Je ne parle point des Gens foibles; je parle de ces Gens qui vivent comme des Athées, & qui ne croyent rien; de ces cœurs endurcis, qui n'aiment qu'eux, & dont la foy est

rarement à l'épreuve de l'intéreſt ou du plaiſir.

Ces ſentimens-là ſont honteux ſur tout à des Perſonnes de qualité. L'obligation qu'elles ont à Dieu, le ſang d'où elles ſont ſorties, l'éducation qu'elles ont eu, oſte toute excuſe. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un Homme né dans la pouſſiere, ſe laiſſe emporter à un ſale intéreſt, & qu'il faſſe des baſſeſſes. Les effets répondent d'ordinaire aux cauſes qui les produiſent; & quand par un caprice du Hazard ou de la nature, cette regle generale reçoit quelque exception en faveur d'un ſang impur, on doit regarder cela comme une eſpece de prodige.

La colere eſt encor une paſſion contre laquelle il faut autant eſtre en garde. Quand on eſt en cet état, on eſt capable de faire bien des extravagances. J'avouë qu'il eſt mal-aiſé de changer ſon tem-

pérament, & je conviens même, si vous voulez, que cela ne se peut faire : mais il n'est pas impossible d'en suspendre l'effet, & c'est justement en cela que consiste le bon ou le mauvais usage de nôtre raison. Je ne vous propose point le conseil qui fut donné à l'Empereur Auguste, le remede seroit un peu tardif. Quand l'ame est une fois ébranlée, & qu'elle est sur le point de sortir de son assiette ordinaire, il n'est pas aisé de la retenir. Je vous conseille plûtôt d'examiner de sens froid les désordres de cette passion dans la Personne d'un autre. Vous vous verrez là tout entier, & vôtre raison joüissant alors de toute sa liberté, sera en état de vous faire prendre des résolutions, qui avec le secours du temps & de l'exemple, se tourneront à la fin en habitude.

Soyez toûjours égal, & s'il se peut conservez vôtre cœur & vô-

tre eſprit dans un état tranquille. Les perſonnes inégales reſſẽblent à ces climats diſgratiez, où l'on ne paſſe jamais deux jours ſans pluye ou ſans orage. Aujourd'huy elles vous embraſſent, demain elles ne vous regardent pas. Leurs meilleurs Amis n'oſeroient s'en promettre rien d'aſſuré; on ne les aborde point ſans peril, elles paſſent continuellement de deſir en deſir, d'inquietude en inquietude; & aprés s'eſtre bien agitées, le ſeul party qu'elles prennent eſt celuy de n'en point prendre. De pareilles inégalitez ſont des marques d'un eſprit bizarre, déreglé. Avec un caractere comme celuy-là, on eſt fort incommode aux autres, & on l'eſt pour le moins autant à ſoi-même.

Les Gens irréſolus ſont à plus prés de même nature, & ne ſont guére moins inſuportables, il ſemble qu'ils n'ayent de l'eſprit que

pour douter : ils ſont dans une inſervitude continuelle qui les arreſte à tout moment, & les empeſche de ſe prevaloir des occaſions. L'Hiſtoire nous en fournit aſſez d'exemples, On y voit de grands Hommes ; qui pour avoir trop temporiſé, ont laiſſé ruiner de ſublimes Projets. Il n'appartient pas à tout le monde de ſçavoir prendre ſon party. C'eſt pourtant par là, comme le plus grand de tous les Roys nous l'a fait connoître, qu'on gagne des Batailles, qu'on force des Places, & qu'on met à fin des grandes choſes. J'avoüe que lors qu'on ne ſe trouve pas dans ces extrémitez preſſantes, qui obligent à prendre ſon parti bruſquement, il eſt à propos de prendre du temps pour y penſer ; mais depuis qu'on s'eſt déterminé, il faut agir & rejetter comme des tentations, les penſées qui peuvent s'oppoſer à la réſolution que l'on a priſe.

TACHEZ de vous perfectionner tous les jours. Ce n'eſt pas aſſez pour un galant Homme de n'avoir point de défauts conſiderables. Il faut que de jour en jour il acquiere quelque vertu nouvelle. N'avoir ny vice, ny vertus, eſt pour luy une eſpece de vice, qui eſt même plus difficile à corriger qu'un autre, parce que c'eſt une marque qu'il y a de la foibleſſe dans le principe. Ne vous endormez point ſur ce que vous eſtes. Laiſſez la mediocrité aux Perſonnes médiocres ; & tenez pour maxime qu'un jeune Homme qui ſe contente de ce qu'il a, ne merite pas ce qu'il poſſede. Il faut au moins mettre la Fortune dans ſon tort, & ne ſe borner que lors qu'aprés une perſéverance raiſonnable, on voit que c'eſt en vain qu'on luy ſacrifie. Apres cela on n'a rien à ſe reprocher. ſi l'on n'eſt pas content d'elle, on l'eſt de ſoy. Cette

reduction a dequoy contenter un honneſte Homme.

Je ne pretens pas pour cela que vous ayez une ambition déreglée, & encore moins que vous vous ſerviez des moyens défendus pour la ſatisfaire. Ce ſeroit renoncer à la veritable ambition qui conſiſte plus à ſe rendre ſuperieur en mérite, qu'à acquerir les biens de la Fortune. Il faut aller aux choſes par degrez. Un ſimple Gentilhomme, qui ſe propoſeroit d'eſtre Maréchal de France le premier jour qu'il met une Epée à ſon coſté, ſeroit viſionnaire. Il en eſt ainſi du reſte. On peut dire même que les élevations qui ſont ſi precipitées, ſont ſujetes à ne pas durer, parce qu'elles ne ſont pas appuyées ſur un fondement ſolide, n'y ayant que le temps qui puiſſe donner de la capacité, & du ſervice.

Contenez-vous dans la bonne

fortune, & ne vous laiſſez point abatre à la mauvaiſe, c'eſt dans la révolution de ces deux états qu'on attend à juger d'un grand Homme. Veüille le Ciel que vous ayez plûtôt à vous défendre de l'un que de l'autre. Quoy qu'il en ſoit, faites que l'honneur & la conſcience marchent toûjours à la teſte de vos deſirs, & ſongez que les biens ceſſent d'eſtre des Biens, quand on peut ſe reprocher qu'on les merite pas.

Ne vous rebutez - point de ce que vous voyez quelque-fois la vertu mépriſée, & le vice recompenſé. Soyez perſuadé que toſt ou tard, vôtre perſeverance ſera couronnée, pourveu que vous ayez du merite, & de l'application. Les fruits de la Fortune ſont des fruits prématurez qui ne ſe gardent pas parce qu'il y a toûjours en eux je-ne-ſçay-quoy de corrompu qui s'oppoſe à leurs perfections. Il n'en

eſt pas de même des fruits de la vertu ; s'ils ſont longs à venir, ils ſont durables, & toûjours dignes de la cauſe qui les a produits.

MAIS quand vous auriez une vertu mal-heureuſe, n'auriez-vous pas dequoy vous conſoler de cette diſgrace, en ſongeant que vous méritiez une meilleure fortune ? Pourquoy prend-on tant de peine en ce monde ; ſi ce n'eſt pour ſe rendre content ? Peut-on l'eſtre à meilleur titre, que lors qu'aprés avoir fait une reveuë exacte ſur ſoy-même, on voit qu'on n'a rien à ſe reprocher ? Et ne vaut-il pas mieux en pareille rencontre, avoir à ſe plaindre de l'injuſtice du ſiecle, que de ſoy.

PREFEREZ toûjours les qualitez du cœur à celles de l'eſprit. Le cœur eſt le ſiege de la volonté, & c'eſt de cette volonté, bonne ou mauvaiſe, que naiſſent les vertus & les vices. Les Perſonnes qui

ont un bon cœur, n'ont pas grand beſoin du ſecours de l'eſprit, elles n'ont qu'à ſe laiſſer conduire à la bonté de leur naturel. Il n'en eſt pas de même de celles qui ſont nées ſans cette qualité. Comme elles ont toûjours quelque choſe à cacher ou à racommoder, elles en ont plus de beſoin que les autres. Je ne ſçay pourtant s'il ne vaudroit pas mieux pour le Public, & pour elles-mêmes, qu'elles en euſſent moins, car depuis qu'on ne s'en ſert que pour cacher de méchantes intentions, on n'en ſçauroit avoir trop peu.

Soyez genereux, & ne perdez jamais aucune occaſion d'en donner des marques, cette qualité à quelque choſe de divin, qui laiſſe un arriere-gouſt dans le cœur, qu'il faut avoir ſenty pour le bien comprendre. En effet, y a-t-il rien qui approche plus de la Divinité, que de rẽdre le bien pour le mal,

d'avoir pitié des Malheureux, & d'oublier les injures? Ne vous pardonnez rien là-dessus. Reprochez vous comme un mal, le bien que vous n'avez pas fait quand vous avez pû le faire, & ne regardez point si nous sommes dans un temps, où l'on n'en use pas ainsi. Ce n'est pas dans cette occasion qu'il faut craindre de se singulariser; moins il y aura de Personnes de ce sentiment, plus vôtre vertu sera considerée. Le cœur n'est pas sujet à la mode comme l'esprit, & le reste des choses. La generosité a été de tous les temps, & si on la laisse languir dans l'oisiveté, cela n'empéche pas qu'on ne luy rende justice, & qu'on n'ait pour elle tout le respect qu'elle merite.

Etudiez avec soin le cœur de l'Homme; & si vous vous trouvez jamais dans une situation de fortune qui vous oblige à confier de grands interests à quelqu'un,

avant toutes choſes, enquerez-vous en quelle reputation il eſt dans le monde. Examinez enſuite ſi ce que vous en trouvez, répõd à l'opinion publique ; car quoy qu'elle ſoit un grãd prejugé, il arrive quelquefois qu'elle eſt fauſſe. Prenez-garde ſur tout s'il eſt avide d'argent. Si cela eſt, defiez-vous de luy ; & quelques bonnes qualitez qu'il ait d'ailleurs, ne vous en chargez point. Un Homme qui eſt ſenſible à l'intereſt, a toûjours une porte ouverte par laquele on peut entrer dans ſon cœur, pourvû qu'on faſſe marcher devant ſoy ce qui eſt capable de le corrompre.

Ne vous propoſez point pour exemple & ne vous loüez jamais vous-même. Les loüanges qu'on ſe donne, ſonnent mal à l'oreille de ceux qui les entendent, ſur tout quand la bravoure & la qualité en ſont la matiere. Comme on dé-

fend d'ordinaire le coſté plus foible, on prend le contrepié du bien que vous dites de vous. Ainſi au lieu de perſuader, vous faites le contraire, ou du moins vous jettez des ſoupçons dans l'eſprit, que pour vous punir de vôtre orgueil on eſt bien-aiſe d'y contrevenir.

N'EXAGEREZ pas trop non plus, quand il ſera queſtion de dire du bien de vos Amis. Que les loüanges que vous leur donnerez ſoient proportionnées. Gardez même de meſures ſelon les lieux où vous vous trouverez ; car vous pourriez vous rencontrer avec des Perſonnes d'un certain reſpect, à qui l'excés de vôtre encẽs, quoy que bien merité ; pourroit deplaire. Ne donnez point l'excluſion, & quand vous loüerez quelqu'un, ne le loüez jamais par le contraire. Les loüanges de cette nature font quaſi le même effet que la mediſances, elles revoltent l'eſprit de ceux

qui

qui les entendent, & ſont cauſe ſouvent que pour combatre vôtre opinion, ils appellent à leur ſecours les défauts de celuy dont vous parlez, à quoy ils n'auroient peut-étre pas penſé ſans vous. On aime ſi peu à entendre loüer, qu'on a peine à conſentir aux loüanges legitimes. Jugez par là de quelle maniere les autres ſont receuës.

N'ALLEZ point par le monde avec un eſprit preparé. Laiſſez-vous conduire au hazard. Il arrive preſque toûjours aux Perſonnes qui ſe font un plan de ce qu'elles doivent dire, qu'elles ne le diſent jamais bien, ou qu'elles diſent toûjours le contraire de ce qu'elles ont voulu dire. Ne cherchez point à faire le bel eſprit; & quand il vous ſera échapé de dire quelque choſe de ſpirituel, ſi on n'y a pas pris garde, ne faitez pas comme beaucoup de Gens que nous voyons, qui ſe font à quel-

que prix que ce ſoit, une occaſion de le redire, afin de ſe faire payer de leur peine. Entre cela, & demander l'aumône, je n'y mets guere de diference. Si on ne s'eſt pas apperceu de ce que vous avez dit, paſſez vôtre chemin; ce qui ne ſe trouve pas dans un temps, ſe trouve dans un autre. Il eſt de la beauté de l'eſprit comme de la beauté des Dames, qui ne plaiſent jamais moins que lors qu'elles ſont les belles.

Il y a pourtant des occaſions où il eſt à propos de marcher avec un eſprit preparé. Les lieux de ceremonie où il eſt queſtion de ſoûtenir ſon rang, & ceux qui obligent à parler en public, ſont de ce nombre. Il y auroit de la temerité de s'y expoſer ſans avoir un peu révé à ce que l'on va faire; mais ces lieux-là ſont plûtôt de veritables affaires, que des ſujets de converſation.

POINT de pointe ny d'équivoque ſur tout. Cela, & le compliment, compoſent le caractere des eſprits de Province. Cet eſprit-là eſtoit autre-fois à la mode; mais aujourd'huy cette mode eſt abolie, on cherche le naturel, & on ne ſe laiſſe pas ébloüir à ces fauſſes beautez.

NE vous laiſſez point tenter à ces curioſitez frivoles, avec leſquelles les Gens qui ſe meſlent de deviner ont accoûtumé d'abuſer de la credulité des eſprits foibles. Cette ſcience eſt dangereuſe, d'autant plus qu'elle ébranle la Foy, & que ſouvent elle fait faire des foibleſſes. Vivez dans l'incertitude de vôtre ſort. Il arrive d'ordinaire à ceux qui s'appliquent à cette meditation, ce qu'il arrive à ceux qui cherchent la Pierre Philoſophale: de la ſimple curioſité, ils paſſent aux choſes défenduës, & tombent inſenſiblement en des

precipices d'où ils ne se retirent qu'avec peine.

Si vous estes curieux, allez voyager; il n'y a pas de curiosité si necessaire & si loüable : rien ne forme plus l'esprit, & ne donne tant de connoissance. Cette grande diference de Païs, de Mœurs, de Religions, de Politiques, de manieres de faire la Guerre, de Coûtumes, fait faire des reflexions qui rafinent le jugement, & donnent des lumieres dont on se trouve merveilleusement bien un jour. Enfin rien n'est plus utile, pourvû qu'on sçache s'en prévaloir, & qu'on ne fasse pas comme beaucoup de jeunes Gens, qui à la reserve de quelque malheureux souvenir, dont leur desordre est la cause, reviennent la memoire aussi vuide des lieux par où ils ont passé, que le premier jour qu'ils sont partis de chez eux.

La Guerre est la suite ordinaire

des Voyages, & le chemin le plus honorable qui puiſſe conduire à la Fortune. Celle qui ſe fait par le Mariage, par les Affaires, & par le Jeu, n'a rien qui flate également le cœur d'un honneſte Homme. Y-a-t'il rien de ſi doux, que de pouvoir dire, en parlant des biens & des honneurs dont on eſt revétu, voilà la recompenſe de mes peines, voilà l'effet de mon merite ? Les proſperitez qui viennent de cette maniere, ne revoltent perſonne contre vous : tout le monde ratifie dans ſon cœur les graces qu'on vous accorde, & par un privilege particulier aux fortunes qui ſont appuyées ſur un ſi beau principe, la gloire & l'honneur accompagnent toûjours les avantages qu'elles procurent. Un Homme de qualité a donc grand intereſt d'aimer la Guerre, & d'apprendre un Métier qui eſt le ſeul qu'on puiſſe appeller le Métier des

honneſtes Gens. Pour y reüſſir, il faut du cœur, & de la teſte. Si l'on n'accorde ces deux qualitez-là enſemble, on ne ſçauroit jamais eſtre un grand Homme. Ce n'eſt point aſſez d'avoir de la valeur, il faut encore avoir une extreme application, reflechir avec étude ſur la conduite des Generaux, ſe rendre neceſſaire, & faire toûjours au dela de ſon devoir. Il faut plus, il faut ſe faire aimer des Troupes, ſur tout de celles qu'on commande. Avoir toûjours ſur le viſage de ces airs de joye, qui ſont des preſſentimens de la victoire, & des marques de la tranquilité que la veuë du peril vous laiſſe dans le cœur. Ce n'eſt point encore aſſez; il faut autant qu'on le peut, avoir une Table raiſonnable, étre de facile accés, avoir l'abort agreable, & ſçavoir ouvrir ſa bource à propos, ſelon les occaſions qui ſe preſentent. Le Métier de la Guerre

ne s'apprend pas par routine : il faut que celuy qui ſe veut avancer par là, en faſſe ſa principale étude, & qu'il ne ſe paſſe pas un jour qu'il n'y medite quelques heures. Il doit ſur tout s'attacher beaucoup à la connoiſſance de la Carte, & des Matématiques: car ſoit qu'il ſe tourne du côté des Sieges, ou du côté de la Guerre de Campagne, ces deux Sciences luy ſont abſolument neceſſaires. Il eſt à propos auſſi qu'il liſe les Livres qui traitent de la Guerre, ſur tout les Commentaires de Ceſar, la vie d'Alexandre, l'Hiſtoire de France, & l'Hiſtoire Romaine. Cette lecture donne des veuës, & des lumieres dont on tire de grands avantages dans les occaſions. D'où vient que nous voyons tant d'Officiers ignorans, quoy qu'ils ayent beaucoup d'années de ſervice, ſi-ce-n'eſt parce que ce ſont des Geus bornez, qui ne ſont rien de

ce qu'il faut faire pour s'instruire ? En quelque genre que ce soit, tout Homme qui se contente de peu, n'execute jamais de grandes choses. Il faut toûjours aller au plus parfait, & ce n'est que par là qu'on se distingue. Il faut pourtant qu'une Personne de qualité sçache discerner les occasions qui meritent qu'il s'expose. Ce n'est pas à luy à aller avec des Coureurs comme un simple Chevau-Leger. Il faut qu'il soit brave sans estre étourdy : mais quand il se trouve dans un lieu où il n'y a plus de menagement à garder, il faut qu'il en fasse de reste. Il y a neanmoins de certaines rencontres où il faut qu'il fasse le fou par raison. Par exemple s'il se trouvoit par malheur dans une occasion, quoy que temerairement entreprise, avec des Personnes d'une qualité fort au dessus de la sienne, il faudroit bien se laisser aller au torrent, &

s'il avoit à faire le ſage, il faudroit tout au moins attendre qu'on en fût de retour.

N'AYEZ jamais d'affaires, s'il y a moyen, quelque bien qu'on s'en tire, le meilleur eſt encore de n'en point avoir. Il n'y en a point de ſi franche, & de ſi nette, qu'on ne déguiſe, ou qu'on n'altere : & il arrive preſque toûjours par les diferentes manieres dont on les conte, qu'elles ſont tort à toutes les Parties : mais ſi vous eſtes aſſez mal-heureux pour en avoir, s'il dépend de vous de choiſir, prenez vous-en toûjours à celuy qui a le plus d'eſtime dans le monde.

QUELQUE ſujet que vous ayez de vous plaindre de quelqu'un, & quelque mépris qu'il merite que vous ayez pour luy, ne le pouſſez jamais juſqu'au point de le deſhonorer. Quand on a mis un HOMme en cét état, il eſt capable de tout entreprendre, & je ne ſçay ſi

on ne court pas moins de danger à calomnier un brave Homme, qu'à dire des veritez auſſi cruelles. Je ne pretens pas icy prendre le party des Poltrons ; je ſçay qu'il n'y en a que trop dans le monde ; & je ſçay de plus, que la valeur eſt la qualité eſſentielle d'un Homme qui porte une Epée à ſon côté. Mais quand vous conſiderez qu'un peu plus, ou un peu moins de ſang ou de bile, fait toute la diférence qu'il y a d'un Homme ferme à un Homme foible, vous ne vous glorifierez point d'une qualité que vous n'avez pas acquiſe. Croyez-vous qu'une Perſonne qui eſt capable d'une ingratitude, ou d'une infidelité manifeſte, avec toute ſa bravoure, ne ſoit pas plus digne de mépris qu'un Homme foible & qu'à le bien prendre, un honneur ſans courage ne ſoit pas preferable à un courage ſans honneur? Cependant on

tolere patiemment un Fourbe & un Infidele, & je ne voy pas qu'on leur faſſe une guerre ouverte. Aprés tout, que vous revient-il de diſ-gracir un Homme foible? Vous luy faites un tort que vous ne ſçauriez reparer. Vous n'en eſtes pas plus illuſtre, & vous bleſſez vôtre conſcience. Croyez-moy, n'inſultez jamais un Miſerable; il n'y a rien a gagner avec luy, & il y a tout à perdre.

Il y a une autre nature d'affaire qu'il faut éviter avec le même ſoin. C'eſt le Procez. Il n'y a rien qui roüille plus l'eſprit, & qui corrompe davantage la bonne-foi. D'abord on s'engage à plaider dans un eſprit de juſtice, qui veut que chacun ait ce qui uly appartient. En ſuite on s'en fait une maniere de point d'honneur. Juſques là cela ſe paſſe dans les regles: mais d'ordinaire on ne demeure pas long-temps dãs ces termes. Vôtre

Partie vous fait une ſupercherie ; vous croyez que la repreſaille eſt juſte, vous luy en faites une autre. Vous emportez par là quelque leger avantage ſur elle : cela vous amorce. Inſenſiblement vous vous picquez au jeu, & enfin vous devenez peu à peu un Gueux, & un mal-honneſte Homme ; car vous n'avez pas ſeulement à vous garder de la ſubtilité des Perſonnes qui plaident contre vous : celles qui ont ſoin de vous en défendre, deviennent vos Parties ſecretes, & ſouvent les plus dangereuſes. Leurs intereſts n'étant pas de finir promptement les affaires que vous leur confiez, elles font ſi bien par leurs détours, & ſouvent par leurs infidelitez, que vous ne ſortez jamais de leurs mains. Je ſçay qu'il eſt mal aiſé de s'empécher d'avoir des Procez, & que les plus honneſtes Gens en ont. Mais au moins avant de s'embar-

quer ſur une Mer ſi noire, & ſi orageuſe, faut-il faire connoître par toutes ſes démarches, qu'on a fait tout ce qu'on a pû pour l'éviter. Je ne ſçay même ſi on ne feroit pas mieux de relâcher conſiderablement de ſes droits, que de ſe charger d'un fardeau ſi deſagreable, & ſi penible. Songez à l'agitation continuelle d'un Plaideur, aux baſſeſſes qu'il eſt obligé de faire, au temps qu'une ſi vilaine occupation luy fait perdre, à l'éloignement où elle le met du commerce des honneſtes Gens, & aux obſtacles qu'elle apporte à ſa fortune. Ne vous flatez donc point quand il s'agira de commencer un Procez, ou de le ſoûtenir. Pour peu que l'affaire ſoit douteuſe, panchez toûjours du côté qui la fait paroître contre vous, & tout au moins ſi vous voulez plaider, quece ne ſoit jamais contre vôtre conſcience. Ceux qui hazardent

un jugement sur l'esperance de leur credit, c'est à dire, sur l'infidelité des Juges, ne craindroient pas beaucoup de prendre le bien d'autruy, pourvû qu'ils fussent assurez qu'il n'y eût que Dieu, & eux qui le sceussent.

QUAND vous aurez à prendre conseil sur vos défauts, adressez-vous à ceux qui les ont eu, & qui s'en sont corrigez : la pratique est au dessus de la téorie. Quelque imagination qu'on puisse avoir, on n'entre point aussi avant dans la connoissance des choses, que ceux qui en ont fait l'experience. Le raisonnement des Philosophes n'acquiert point le même crédit dans nôtre esprit : on les regarde comme des Gens qui sont payez pour parler contre les passions ; au lieu que cet aveu sincere que les autres nous font de leurs foiblesses passées, a un air de bonne foy qui nous persuade, & nous

corrige tout enſemble. Pour concluſion, faites en ſorte d'accorder en vous Dieu & le monde : ces deux articles-là, comprennent tous les devoirs d'un honneſte Homme, & reduiſent en petit les inſtructions qui ſont contenuës dans ce Livre.

DE L'ORIGINE des Ducs.

PUIS que Dieu vous a fait naître Duc & Pair, & que c'eſt principalement pour vous que j'ay compoſé cet Ouvrage, j'ay crû qu'il étoit à propos d'inſerer icy l'Origine de cette Qualité, ſon progrez, ſon declin, ſes changemens, & enfin les prerogatives qu'elle attribuë preſentement à ceux qui la poſſedent. Le mot de Duc vient de *Ducere*, mot Latin qui ſignifie *conduire* en nôtre Langue ; & en effet, cotte Qualité du

temps des Romains, de qui nous la tenons, ne vouloit dire autre chose qu'un Officier Militaire qui conduisoit une Troupe. Dans la suite, les Gouverneurs des Provinces la prirent aussi, mais à beaucoup meilleur titre, puis que ces Officiers Militaires étoient des Ducs subalternes, qui avoient ordre d'obeïr aux Gouverneurs en tout ce qui pouvoit concerner la garde des Provinces qui leur estoient commises. Ce qui m'oblige de vous dire en passant, que par le moyen des Etymologies, on peut parvenir à la connoissance de l'origine des choses les plus éloignées. C'est ainsi que le nom de Marquis derive de *Marchior*, dont la fonction étoit autrefois de garder les Marches de certaines Provinces : que le mot de Comte vient de *Comes*, qui signifie Associé, comme celuy de Vicomte de Vice-Associez, Qualitez subordinées

dinées les unes aux autres. Que le mot de Conneſtable vient de *Comes Tabuli*, qui veut dire Comte d'Etable ; que celuy de Maréchal de France vient de deux mots *Maire* & *Cheval*, c'eſt à dire, Maître de Cavalerie, Qualité qui eſtoit au deſſous de celle de Conneſtable, les Maréchaux étant comme ſes Aides dans le fait de la Cavalerie, leſquelles qualitez ſe ſont accruës par ſucceſſion de temps, juſqu'au point que nous les avons veuës. C'eſt encore ainſi que le mot de Maréchal de Camp vient de *Maréchal*, qui derive de Marcher ou Marquer, qui autrefois ſignifioient la même choſe : & que celuy de Maréchal des Logis, veut dire marquer les Logis d'une Troupe. Mais comme mon intention n'eſt pas de pouſſer ces exemples-là plus loin, je reviens à mon ſujet.

DANS les deux premieres Races

de nos Roys, si vous en exceptez les douze Pairs que la commune opinion veut avoir été établis du temps de Charlemagne, il y avoit peu de Ducs; ou du moins s'il y en avoit, c'estoient des Ducs à la Romaine, c'est à dire, des Gouverneurs de Provinces ou des Officiers Militaires, des Comtes ou des Vicomtes, Qualitez mixtes qui tiennent de la Judicature, & de la Guerre. Dans la troisiéme Race, il n'en fut pas de méme. Lors que pour le bon-heur de la France, Hugues Capet monta sur le Trône, comme dans ces sortes d'Etablissemens nouveaux, on oblige pour se donner le temps de s'y affermir, de souffrir des usurpations dont on se reserve la punition dans le temps, ceux qui avoient des Gouvernemens, ou de grosses Seigneuries, forcerent ce nouveau Roy à leur en souffrir la possession, les uns en titre de

Comté, les autres en titre de Duché, à la charge du Baiſe-main, c'eſt à dire de les relever de la Couronne. Auſſi peut-on dire que les commencemens de cette Race furent petits, & que jamais l'Autorité Royale ne fut plus limitée. Cette multiplicité de Ducs & même de Princes (car il y en eut auſſi qui érigerent de la même maniere leurs Terres en Principauté) cette multiplicité, dis-je, ſuſcita beaucoup de troubles, & de felonnies, témoin la Réponſe qu'Alderbert, Comte de la Marche, fit à Hugues Capet, lors qu'il luy envoya commander de lever le Siege de Tours. *Qui vous a donc fait Comte*, luy manda Hugues, *pour me deſobeïr? Celuy qui vous a fait Roy*, répondit Alderbert. Réponſe inſolente, qu'il n'auroit pas ſoufferte ſans la neceſſité qu'il y a de s'accommoder au temps. Auſſi à meſure que

l'Autorité Royale reprit ſa premiere vigueur, on ne manqua pas de reprimer l'orgueil de ces Uſurpateurs, dont la vengeance entiere fut reſervée à Loüis le Gros, qui acheva de les reduire. Depuis ce temps-là, nos Roys ont creé de nouveaux Ducs, ſoit en erigeant les Seigneuries de quelques Particuliers en Duchez Pairies, pour recompenſer les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat ; ſoit en leur donnant ſimplement des Brevets, qui à la reſerve qu'ils ne donnent point ſeance au Parlement, attribuent les mêmes honneurs. Ces honneurs-là ſont ſi connus, que je n'en feray point le détail. Je me contenteray de dire que les Ducs ſont des Grands du Royaume, & qu'aprés les Princes du Sang & les Princes Souverains, il n'y a pas une Qualité plus diſtinguée ; mais il faut que celle d'honneſte Homme y ſoit jointe,

autrement on ne la porte qu'à ſa confuſion, & je ne ſçay s'il ne vaudroit pas mieux étre un ſimple Gentil-homme avec du merite, que de la porter de cette maniere.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

DU Ridicule, page 73
De ſes effets, p. 74
Des moyens de s'en garantir, p. 75
Que ce qui eſt nôtre fort, devient ſouvent nôtre foible, par le mauvais uſage que nous en faiſons, p. 76
Que plus on a d'eſprit, plus on doit être modeſte, p. 77
Ce qu'il faut faire pour s'inſinuer dans les eſprits, la même
Que le bon eſprit eſt celuy qui s'accommode à tout le monde, p. 78
Que les eſprits de feu n'y ſont pas ſi propres que les autres, p. 79
Que la delicateſſe fait la plus belle partie de l'eſprit, la même
Des moyens d'acquerir cette qualité, 80
Qu'on paſſe aiſément des expreſſions groſſieres, au jeu de mains. p. 81
Du mauvais uſage que les Perſonnes qui ne ſçavent pas vivre, font de leur reſpect & de leur eſprit, p. 82

Que cela vient de ce qu'ils craignent le monde, la méme
Des moyens de vaincre cette timidité, *page* 83
Des avantages de la lecture, quand on en fait un bon usage, *p.* 84
Qu'il faut qu'elle occupe plus l'entendement que la memoire, *p.* 85
Qu'il y a deux sortes de présomption qui conduisent toutes deux à l'ignorance, *p.* 86
Qu'il faut qu'une Personne de qualité sçache les principaux termes des choses qui entrent dans le commerce d'un Homme du monde, *p.* 87
Du sentiment de Pytagore sur le Silence, *p.* 88
Qu'il n'y a rien de si ridicule qu'un jeune Homme qui fait l'important, *pag.* 90
Que nos Ennemis nous corrigent souvent plûtôt de nos defauts que nos Amis, *p.* 92
De quelle maniere on doit se comporter vers ces Amis pour les avertir de ce qu'on dit d'eux, & en quelle rencontre il est à propos de ne les pas flater, la même
De la Fourberie, *p.* 95
Du Jeu, *p.* 96
Du moyen de se garantir de cette paſ-

ſion en ſe tournant tout entier du côté de la Gloire, p. 97
Que la Gloire n'eſt pas un obſtacle à la Devotion. p. 98
De la preuve d'un bon cœur, p 99
Que la haine eſt la plus vilaine des Paſſions, la même
De l'Exactitude, p. 100
Des paſſions, & de leurs mauvais effets, p. 102
Du Mariage, p. 103
Des qualitez d'une honneſte Femme, p 105
De la Jalouſie, p 107
Que ſans Chriſtianiſme on ne peut eſtre bon Mary, bon Pere, bon Fils, bon Maiſtre, & bon Amy, p. 108
De la Colere, de ſes effets, & du remede qu'il faut oppoſer à cette Paſſion, p. 109
De l'Inegalité, & de la Reſolution, p. 111
Qu'il faut eſſayer d'acquerir de jour en jour quelque vertu nouvelle, p. 113
Que la veritable ambition conſiſte plus à ſe rendre ſuperieur en merite, qu'à acquerir des biens de la Fortune, p. 114
Qu'il faut ſe contenir dans la bonne fortune, & ſe ſoûtenir dans la mauvaiſe, parce que c'eſt dans la revolution de ces deux états qu'on attend à

juger d'un grand Homme, p. 115
De la deference qu'il y a des fruits de la Fortune à ceux de la Vertu, la même
Qu'il vaut mieux avoir à se plaindre de l'injustice du siecle, que de soy, p. 116
Qu'il faut preferer les qualitez du cœur à celles de l'esprit, la même
Que la generosité a quelque chose de divin, p. 117
Qu'il faut étudier le cœur de l'Homme, & se defier d'un Avare, p. 118
Qu'il ne faut jamais se loüer soy-mesme, p. 119
De la maniere dont il faut loüer ses Amis, p. 120
Qu'il ne faut point aller par le monde avec un esprit préparé, p. 121
Des occasions où cette preparation est necessaire, p. 122
Qu'il faut éviter la pointe & l'équivoque, que c'est le caractere des Esprits de Province, p. 123
Des curiositez défenduës, & du danger qu'il y a d'y donner, la même
De l'utilité des Voyages, quand on sçait s'en prevaloir, p 124
De la Guerre, la même
Que quelque bien qu'on se tire des affaires, le meilleur est encore de

n'en point avoir, p. 129
Qu'il ne faut jamais pousser un Homme jusqu'au point de le des-honorer, p. 130
Du Procez, & de ses méchans effets, p. 131
Que quand on a à prendre conseil sur les defauts, il vaut mieux s'adresser à ceux qui les ont eu, & qui s'en sont corrigez, qu'aux autres, p. 134
De l'origine des Ducs, & de leur étimologie, p. 135

Fin de la Table de la 2. Partie.

RÉSERVE
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance